

CAPUCINS MISSIONNAIRES

SYRIE
LIBAN
TURQUIE



P. CONSTANT O.M.C.

NIHIL OBSTAT

Massiliae, 12^a Januarii 1931.

FR. ERNESTUS, *m. prov.*

IMPRIMATUR

Massiliae, 12^a Januarii 1931.

L. BOREL, *v. g.*

CAPUCINS MISSIONNAIRES

SYRIE
LIBAN
TURQUIE



P. CONSTANT O.M.C.

Auteurs Consultés

LES CAPUCINS FRANÇAIS,

par le P. Hilaire de Barenton
o. m. c.

1903

LA FRANCE CATHOLIQUE EN ORIENT,

par le P. Hilaire de Barenton
o. m. c.

1903

LE PETIT MESSAGÈR DE SAINT FRANÇOIS,

Périodique mensuel de la Province de Lyon.

L'ORIENT,

par le P. Désiré des Planches
o. m. c.

1900

LES MISSIONS LOINTAINES,

d'après le R. P. Achille Léon
o. f. m.

SAINT FRANÇOIS D'ASSISE ET SON ŒUVRE,

1928

LES RELATIONS DES SUPERIEURS
ET DES MISSIONNAIRES

BROCHURES

AU PAYS DE SAINT PAUL : TARSE ET CILICIE.

Beyrouth 1913

ANTIOCHE ET TARSE : MISSIONNAIRES CAPUCINS ET MASSACRES ARMENIENS.

Beyrouth 1910

PRÉFACE

L'Exposition Coloniale Internationale de Paris intéresse au plus haut point tous les catholiques Français, puisque l'activité Missionnaire y exposera librement les résultats de son labeur apostolique.

La Nation Française reste encore, malgré tout, la « Nation Missionnaire. » Formée dès les premiers siècles de son histoire par l'Eglise Catholique, elle est Missionnaire déjà en Clovis qui, après son baptême, veut conquérir toute la Gaule pour l'enlever aux Ariens.

Elle est Missionnaire en Pépin et en Charlemagne, qui assurent à la Papauté l'indépendance territoriale qui lui est nécessaire pour gouverner librement l'Eglise.

Elle est Missionnaire en Saint Louis et en ses chevaliers qui, sur l'appel du Pape, partent en Orient à la délivrance des Saints Lieux de Palestine.

Après les Croisades, elle paraît oublier sa vocation ; elle la retrouve au dix-septième siècle et elle est Missionnaire de nouveau ; à Paris se fonde la Compagnie des Missions Etrangères, et tous les Ordres Religieux Français rivalisent de zèle pour évangéliser l'Amérique du Nord, la Guyanne, les Antilles, la Martinique, Madagascar, Bourbon, l'Île de France, etc...

Et la France revient au pays des Croisades. « L'Eminence Grise, » conseiller de Richelieu, le P. Joseph, de l'Ordre des Frères Mineurs Capucins, veut continuer et étendre la pénétration catholique de l'Orient commencée par Saint François d'Assise lui-même. Or, il se trouve précisément que la France est la seule nation qui puisse envoyer des Missionnaires dans le Levant. A la faveur des privilèges

obtenus par les « Capitulations », le commerce français s'étend en Orient, et la liberté du culte catholique est garantie à nos commerçants et autres Européens qui trafiquent sous la bannière de la France, mais les Sultans n'ont promis d'accueillir que les seuls prêtres français.

Dès lors, l'évangélisation du Levant prendra, par la force des choses, un caractère français ; Catholique et Français seront synonymes pour le Turc, et l'on parlera plus tard d'une « France du Levant. »

En 1625, le P. Joseph est nommé « Supérieur de la Grande Mission d'Orient. » Il envoie cent Religieux Capucins dans les Echelles du Levant, au Liban, en Arménie, en Géorgie, jusqu'en Perse. Puis il fait appel à tous les Ordres Religieux établis en France : Carmes, Dominicains, Jésuites, qui devront à ce Religieux de Saint François, l'influence qu'ils vont acquérir en Orient.

L'Exposition Coloniale Internationale de Paris, en cette année 1931, donne l'occasion à la famille des Frères du P. Joseph, de rappeler qu'ils ont recommencé, depuis trente ans, à travailler en Syrie, qu'ils avaient dû abandonner après la grande Révolution qui avait détruit leur Ordre en France.

Que ces quelques pages soient une louange à l'Eglise Catholique, à l'Ordre des Frères Mineurs Capucins, à la France Missionnaire.

Lyon, Procure des Missions du Levant, le 6 avril 1931

FR. ERNEST DE ST-ETIENNE

Min. Prov.





Père Joseph du Tremblay

Saint François et les Missions d'Orient

Ce fut peut-être le résultat le plus important des Croisades, et certainement le plus durable, d'avoir ouvert de nouveaux horizons à l'Eglise conquérante, qui piétinait sur place depuis que l'Islamisme l'avait repoussée d'Afrique et lui avait fermé les routes orientales.

Les Croisades ne furent certainement pas étrangères à la formation de l'idéal apostolique de François d'As-



Saint François d'Assise (par Szoldatics)

sisse qui, grâce à elles, trouva le moyen d'entreprendre la réalisation de son ardent désir : conquérir le monde entier au Christ.

Nous savons comment il se mit à l'œuvre, l'insuccès de ses premières tentatives, puis l'envoi de ses Frères en Syrie et au Maroc, et ses démarches personnelles auprès du Sultan d'Égypte. Pour toutes ces raisons, et parce que, le premier de tous les fondateurs d'Ordres religieux, il inséra dans sa Règle un chapitre concernant « ceux qui vont chez les Sarrasins et autres infidèles », il mérite d'être appelé le fondateur des missions lointaines au XIII^e siècle.

*
* *

Après la fondation de la **Mission de Syrie**, en 1217, et le voyage de François à Jérusalem en 1219-1220, l'Ordre se propagea rapidement dans ces contrées.

La Mission du Maroc partage, avec celle de Syrie, la gloire d'avoir été fondée par Saint François.

Les premiers Missionnaires qui s'y rendirent, étaient partis d'Assise, après la Pentecôte de 1219. Ils s'appelaient Bérard, Pierre, Othon, Adjut et Accurse. Ils furent décapités le 16 janvier 1220.



Bienheureux Odoric de Pordenone

Les Missions franciscaines du moyen-âge en Extrême-Orient sont personnifiées par : Jean de Plan Carpin (1250), Guillaume de Rubrouck, Jean de Montcorvin (1328) et le Bx Odoric de Pordenone (1330).

Voici comment Mgr Favier, dans son ouvrage sur « Péking », résume les heureux résultats obtenus auprès des Mongols par les Missionnaires franciscains : « Un noble patriotisme, un amour profond pour la chrétienté,

une foi vive, un courage à toute épreuve, faisaient de ces généreux franciscains des diplomates non moins habiles qu'énergiques. Il est permis de croire qu'ils ont sauvé l'Europe de l'invasion tartare. De pareils services ne doivent pas rester dans l'oubli et méritent une éternelle reconnaissance. »



St Pierre-Baptiste et ses Compagnons

Lyon : en Syrie, au Liban et en Turquie.

La Mission des Capucins en Syrie, au Liban et en Turquie

POSITION GEOGRAPHIQUE

La Mission de Syrie, confiée en 1903 à la Province de Lyon, s'étend géographiquement entre l'Asie Mineure et l'Égypte, au bord de la Méditerranée ; plus précisément, du 33° au 37° de latitude Nord et du 33° au 35° de longitude Est de Paris.

Saluons au passage St Pierre-Baptiste débarquant au Japon en 1593. Il est martyrisé avec quatre de ses compagnons, plusieurs tertiaires, trois enfants de 11 à 13 ans et trois Jésuites japonais. Ils subirent le supplice de la croix.

Après ce rapide coup d'œil sur les Missions franciscaines en général, nous arrivons à celles qui ont été affectées aux Frères Mineurs Capucins. Ici nous ne parlerons que de celles qui sont confiées à la Province de

Le pays est actuellement divisé en :

République Libanaise,

Etat de Syrie,

Etat de Lattaquié,

Djebel-Druze.

Ce sont des pays de Mandat Français.

Ce pays n'est aujourd'hui, pour aucun lecteur français, une terre inconnue. Le « Proche Orient » a, en effet, depuis plusieurs années, rempli assez de colonnes dans nos journaux. Nos soldats y sont encore, après avoir lutté contre des ennemis qu'il n'était pas facile de réduire à merci.

Aux chrétiens, c'est une région qui offre beaucoup d'intérêt. Elle n'est pas « la Terre Sainte » sans doute, mais elle l'avoisine de si près ! Tant de villes y évoquent de tels souvenirs ! Antioche où Saint Pierre établit le premier siège de la Papauté, Tarse où naquit Saint Paul, Damas où il se convertit, pour ne citer que les principales.

Sur ce territoire, travaillant avec d'autres Ordres et Congrégations, les « Capucins Missionnaires du Levant » de la Province de Lyon, prêchent, de parole et d'exemple, le Saint Evangile à des populations très diverses, où le schisme côtoie l'orthodoxie, où le plus pur christianisme crée, en plein mahométisme, de petits îlots de sainteté.

Pères et Frères suppléent à leur nombre restreint par une activité redoublée et réalisent, par surcroît, à l'honneur et à l'avantage de la France, une influence que gouvernements et diplomates ne sauraient dédaigner et qu'en fait ils ne dédaignent pas... là-bas.

La contrée est plutôt montagneuse. Des rives d'azur de la Méditerranée, le terrain coupé, sillonné de vallées profondes, s'élève jusqu'à de très hautes altitudes.

Sur les flancs ensoleillés ou
dans les replis ombreux,
se juchent ou se cachent des villes et
des villages aux
b l a n c h e s
maisons,



Le T. R. P. Jérôme, Supérieur de la Mission, et les Missionnaires de Beyrouth.

POPULATION

Les habitants de cette vaste contrée sont aussi divers de race que de religion.

Turcs, Sunnites, Chiïtes, Druses, Ansariens, Ismaélites, Syriens, Maronites du Liban, et bien d'autres encore, se coudoient sans se mêler, dans les rues ou dans les établissements publics : population bigarrée, mais qui peu à peu, perdant ses usages séculaires et ses traditions qui semblaient immuables, surtout depuis que les Occidentaux y affluent, finira par ressembler à tout le reste du monde.

Dans le Liban nous sommes surtout en contact avec les Maronites et les Druses.

Les premiers sont chrétiens et catholiques, les seconds sont païens.

LES MARONITES

Ce peuple a une origine toute religieuse. Vers la fin du IV^e siècle, alors que l'hérésie de Nestorius rava-



Vue de Gazir (Liban)

geait la chrétienté, un moine de la Cyrhéstique, aux environs d'Antioche, Saint Maron, prémunit ses compatriotes contre l'erreur envahissante. Ses disciples conti-

nuèrent l'œuvre de salut ; et la portion de l'Eglise Syrienne restée fidèle à la vraie foi, grâce à Maron et à ses fils, reçut le nom de Maronites. Ils élurent un émir et se constituèrent en corps de nation. Ils sont surtout dans la partie du Liban dite Kesrouan.



Visite des députés Libanais à l'Orphelinat de la Mission

Depuis 1861, après les massacres, le Liban était administré par un gouverneur ou pacha. Maintenant il est constitué en République.

Pourquoi les Maronites ont-ils pour la France un amour si profond ? Leur premier patriarche, St Jean Maron, fils spirituel du grand St Maron, aurait été Français de naissance. Ce fut à partir des Croisades, et surtout à l'arrivée de St Louis, qu'ils devinrent nos alliés, nos frères, et le Liban, la France du Levant, 10.000 participèrent à la bataille de Mansourah, et l'émir envoya 25.000 hommes avec de superbes chevaux de guerre et ce mot chevaleresque : « Ils sont vôtres, Sire, et viennent mourir pour vous. » Saint Louis, dans une lettre publique, proclama les Maronites partie de la nation française avec les mêmes droits, les mêmes privilèges que les Français. Il s'engageait, il engageait ses successeurs à leur prêter toujours aide et protection.

Louis XV bâtit une église à ses frais. La Terreur même fut favorable aux Maronites ; et au patriarcat, on possède une lettre d'amitié de Robespierre.

Bonaparte reçut leurs services et leurs vivres. Napoléon III les protégea contre les Druses en 1860.

Que de paroles d'attachement ! Mgr Hasaïck, le lundi de Pâques 1899, disait : « Mes enfants, souvenez-vous toujours que nous n'avons qu'un seul Père, le Pape, une seule Patrie, la France. »

LES DRUSES

Origine des Druses.

On sait que la dynastie fatimite fut fondée en Egypte l'an 909 de notre ère par Obaïd Allah (petit serviteur de Dieu) qui se prétendait de la race de Fatimé, fille

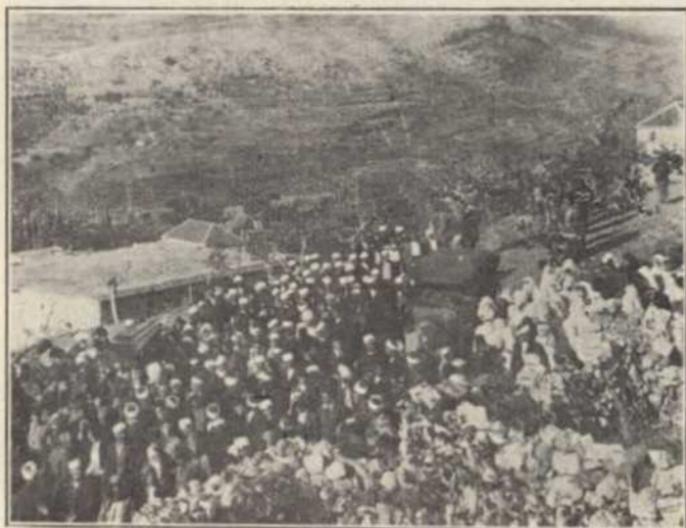


Tombeau Druse du Sayed Abdallah. Tanoukhy-Abey (1384)

de Mahomet. Or, sous le règne d'un de ses successeurs, El Hakem biamr Elleh (le gouverneur au nom de Dieu) un courtisan, du nom de Tachtakine el Darazi (le tailleur) prêcha la divinité du calife, son maître. A son témoignage le Hakem était Dieu-même incarné sur la terre, et tous les hommes étaient tenus de l'adorer com-

me tel. A cette proclamation inattendue, une révolte éclata, et Tachtakine tomba sous les coups de ses propres concitoyens. La nation assassine porta dès lors le nom de sa victime : les Druses (Darazi).

L'insuccès de Darazi ne découragea point Hainze ben Ali, autre courtisan du Calife. De rechef il proclama la divinité du Hakem : et le nouveau prédicateur, pour réussir plus sûrement, se fit aider de quatre disciples : Ismael, Mahomet, Salomé et Béha-ed-dine. Il s'adjugea les titres orgueilleux de Iman (intelligence parfaite) et de Zouma (fidèle ami de Dieu). Cette fois une partie de la nation se laissa convaincre. A la chute de la dynastie fatimite, remplacée par celle des Ayoubites, les adorateurs du Hakem vinrent se fixer au Liban. Telle est l'origine des Druses.



Enterrement d'un Chef Druse

Religion.

La religion des Druses n'ayant que de vagues contours, on ne peut que vaguement la dessiner.

Dogme.

Comme les musulmans, ils rejettent le dogme de la T. S. Trinité. Ils appellent les chrétiens : al Mochrikin

(adorateurs de plusieurs dieux). Le seul vrai Dieu est le Hakem. Ils admettent la métempsycose ; et, le corps, comme ils disent, est la chemise de l'âme. Et non seulement l'âme émigre d'homme à homme, mais d'homme à bête.

Ils ont la parodie, pourrait-on dire, du jugement. Le Hakem ayant une épée flamboyante reprochera aux infidèles, et d'une voix terrible, d'être restés dans l'erreur et l'athéisme.

En présence du Hakem paraîtront d'abord les musulmans. Ils seront condamnés à vivre désormais sur la terre comme des chiens, gardant les maisons des Druses. Pour les distinguer, on teindra de noir les poitrines à nu, et on les obligera de payer chacun tous les ans une piastre d'impôt. Après les musulmans, les chrétiens. Ils seront condamnés à marcher toujours pieds nus, à porter sur leur dos, nu aussi, le bois nécessaire pour chauffer les fours et l'eau destinée aux bains. En outre, à l'oreille de chacun d'eux, on suspendra une pièce de verre qui la brûlera pendant l'été et la glacera pendant l'hiver. Tous les ans ils verseront un impôt de 40 piastres.

Enfin les Juifs. En considération de Moïse, homme sage et prudent, ils seront moins châtiés que les autres, néanmoins ils mangeront du pain sec, marcheront nus-pieds, et, dernier trait qui vaut à lui seul tout un traité de sociologie, ils régleront les comptes du seigneur le Hakem.

En quoi consiste leur ciel ? A vivre à l'aise, servis par les infidèles, sans douleur ni inquiétude. La transmigration des âmes continuera sans arrêt comme sans fin. Lorsque le Druse béatifié aura vécu 120 ans, il laissera la vieille chemise de son corps pour en revêtir une nouvelle, et ces métempsycoses, pour les siècles des siècles.

Morale.

La loi qui prime toutes les autres est celle du silence : Augmenter le nombre des initiés serait diminuer d'autant le nombre des serviteurs après le jour du jugement. Il leur est recommandé d'être affables envers tout le monde, principalement envers ceux dont ils espèrent quelques avantages. La conscience est à l'aise, il suffit

de se cacher. « Quoi que vous fassiez, sachez que ce n'est pas mal pourvu que vous le fassiez en secret. »

Ils doivent prendre part, chaque vendredi, à une réunion nocturne dans une maison particulière qu'ils nomment Kholoé (solitude).

ORIGINE DE LA MISSION

Les Etablissements Missionnaires Capucins se multiplient, dans les Echelles du Levant, grâce à l'initiative du célèbre Père Joseph du Tremblay, l'Eminence Grise de notre histoire, le conseiller, le confident du cardinal de Richelieu.

C'est par deux lettres en date du 19 avril et du 19 juin de l'an 1625 que, sur la demande du Père Joseph et du Cardinal de Richelieu, la Cour de Rome accorda aux Capucins de France les pouvoirs nécessaires à l'établissement de missions à Constantinople et dans tout l'Orient.

L'apostolat français en Orient s'exerce sous deux formes : l'instruction et les œuvres d'assistance.

Ecoles.

Parmi les œuvres des missions, les écoles ont pris de nos jours une importance considérable ; en Orient sur-



Ecole de Gazhir - Au milieu du groupe le P. Jacques de Gazhir.

tout cette œuvre prime toutes les autres. Aux XVII^e et XVIII^e siècles il n'en était pas ainsi. L'idée d'envoyer les Frères des Ecoles chrétiennes et les Sœurs de toutes congrégations, pour être les auxiliaires des missionnaires dans le rôle d'éducateurs de la jeunesse, n'avait pas encore germé ; elle ne s'était pas encore fait jour parmi les mille inventions du zèle apostolique.

Néanmoins les écoles existaient et le Père Joseph les recommandait comme l'œuvre la plus importante après celle de la prédication.

Auprès de chaque chapelle de chaque station, nos Pères établirent une école. Ces écoles étaient comme aujourd'hui de diverses sortes, primaires, secondaires, théologiques et spéciales.

Séminaires.

Ces collèges avaient non seulement pour but de préparer des recrues pour le sanctuaire mais de former des chrétiens mieux instruits.



Classe de Baabdash en été.

C'est surtout au Liban que nos Pères sentirent le besoin de développer les études. Le Père Joseph avait rêvé de créer là un foyer intellectuel puissant, capable de rayonner sur l'Orient tout entier. Le Liban lui parais-

sait plus propre à la réalisation de ce projet que Constantinople même ; parce que plus éloignés du Sultan, les chrétiens y étaient plus libres. Il ne put mettre à exécution tous ses plans ; son génie rencontra des obstacles insurmontables ; il devançait ses contemporains de deux siècles ; l'ensemble de son projet n'a été rempli qu'à notre époque par les Jésuites, dans leur Université de Beyrouth, aux lieux mêmes choisis par le célèbre Capucin ; il comprenait la fondation d'un séminaire-collège pour tout l'Orient et l'établissement d'une vaste imprimerie.



Vue de Baabdash (Liban).

Les Pères envoyés à Beyrouth en 1626 avaient reçu mission pour la fondation du séminaire-collège.

Le roi de France avait pris le patronage de l'entreprise et devait la soutenir de son crédit ; la Propagande avait affecté à cette œuvre un revenu de 300 ducats ; l'Emir Facardin, gagné par la bonne simplicité de nos Pères, lui avait accordé sa faveur. Enfin, le Père Joseph avait obtenu qu'aucune autre Congrégation ne pût venir s'établir à Beyrouth, pour laisser aux missionnaires une pleine liberté d'action ; et la Sacrée-Congrégation devait écrire aux évêques maronites de leur accorder tout leur concours.

Toutes les dispositions étaient donc bien prises.

Toutefois ce séminaire ne devait pas être une école supérieure, car les jeunes clercs les plus intelligents devaient, d'après le projet soumis à la Sacrée-Congrégation, être envoyés à Rome pour y achever leurs études dans le Séminaire oriental, dont Urbain VIII venait d'achever la fondation.

Le projet d'imprimerie n'aboutit point, malgré les sollicitations des populations, des Druses en particulier.

Quel motif fit abandonner cette entreprise, nous l'ignorons. Il est probable que la Congrégation romaine accapara à son profit l'entreprise du Père Joseph. Car c'est de cette époque que date son imprimerie des langues orientales. L'idée du Capucin fut donc réalisée, mais par d'autres mains et en d'autres lieux. Nos Pères n'eurent pas d'imprimerie à leur usage propre ; mais ils n'en poursuivirent pas moins la propagande par leurs écrits et les brochures pour lesquels elle était destinée. Il existe en effet un bon nombre d'ouvrages traduits et publiés par leurs soins dans les langues des pays évangélisés par eux.



A leur arrivée à Beyrouth, à Saïda et au Mont-Liban, nos Pères trouvèrent l'Eglise Maronite dans un état de décadence extraordinaire. Les Annales de la Mission de Touraine décrivirent ainsi la condition des Maronites habitant alors l'île de Chypre :

« Le P. Michel de Rennes alla cette année, 1636, en Chypre, au mois d'octobre, à la sollicitation d'un évêque qui y avait été envoyé de la Sacrée-Congrégation, et aussi pour voir cette mission déjà tentée par nos Pères ; il se rendit aux villages des Maronites. Il y rencontra un tel désordre de la foi parmi ces catholiques qu'il semblait qu'ils n'eussent que le nom de chrétiens. Dans une insensibilité absolue des choses divines et de leur conscience, ils n'assistaient presque plus à la messe, les prêtres ne la disant pas même les dimanches, faisant en cela comme les autres sectes des hérétiques en tout l'Orient, qui ne célèbrent le saint Sacrifice que quand on le leur fait dire en payant, quelque fête que ce puisse être, si ce n'est les principales comme Noël, la

Pentecôte, etc., qu'ils les font payer à tout le peuple, allant de maison en maison pour obliger qu'on leur donne cet argent. De plus, ces Maronites catholiques comme délaissés faisaient de leurs églises comme des marchés ; où ils s'entretenaient pendant que le prêtre était à l'autel, et les enfants jouant comme s'ils eussent été dehors. Ils ne se confessaient plus du tout, non pas même les prêtres, disant que ce n'était pas nécessaire... Ces abus sont quasi partout et les Missionnaires en ont ôté une infinité d'autres. »



Vue de Beyrouth

Le spectacle de la pauvreté de nos Missionnaires et l'exemple de leur désintéressement, comparé à l'avarice de leurs prêtres, remuèrent profondément ces peuples à l'âme naturellement religieuse et sincère. Leur courage à braver les dangers de la peste, endémique en ces contrées, acheva de les gagner et en peu de temps tout le pays fut converti, transformé. Écoutons encore les mêmes Annales :

« Et dans les villages du Mont-Liban, allèrent nos Pères de Baruth, s'exposant parmi tout le monde qui étaient généralement travaillés de la peste, avec un incroyable profit pour ces pauvres gens par les confessions et les communions qu'ils firent, leurs prêtres les laissant mourir comme des bêtes sans sacrements. Et c'était à qui aurait nos Pères de village en village, épiant

quand l'un partait d'un lieu pour l'enlever, les autres venant tous armés pour le prendre et l'emmener de force dans leur village ; où étant arrivés, ils ne lui laissaient pas un instant pour se reposer, voulant et sains et malades se confesser, vu le pitoyable état où ils se sentaient, se reconnaissaient par les instructions et prédications des Missionnaires. »

En peu de temps la pratique religieuse et la vie chrétienne refleurirent dans la contrée et depuis lors la ferveur n'a cessé de régner dans cette vaillante nation.

Belles Figures de Missionnaires

Le Bienheureux Agathange.

Au nombre des ouvriers que le Père Joseph du Tremblay envoya en Orient, l'un des plus illustres, fut, sans contredit, le Père Agathange de Vendôme.

Il arriva à Alep le 29 avril 1629. Ses rapides progrès dans la langue arabe lui permirent de prêcher, après huit mois d'études. D'Alep il partit évangéliser le Liban. Presque tous les villages furent réchauffés par ses enseignements et le feu de sa parole apostolique.

Agathange travailla avec un tel succès en Syrie qu'il pourrait mériter le titre de fondateur de la Mission. Le peuple l'appelait avec enthousiasme l'Apôtre du Liban.

Du Liban il se rendit au Caire, puis en Ethiopie, où il fut martyrisé le 7 août 1638.

Le Père Thomas de Sardaigne.

Il naquit en 1780, à Calangiano, en Sicile. En 1807 il était missionnaire en Syrie et de résidence à Damas.



Bienheureux Agathange et Cassien (Souldatic)

La langue arabe lui devient bientôt familière et il prêchait non seulement les stations de l'Avënt et du Carême, mais réguliè-
 rement les di-
 manches de l'an-
 née.

sa bonté avait
 gagné tous les
 cœurs, et, pour
 tous, c'était « le
 bon Père Tho-
 mas. »

Le soir du 5
 février 1840, il
 fut appelé dans
 un quartier juif
 pour y vacciner
 un enfant. Le Père
 partit à l'ins-
 tant sans la
 moindre défian-
 ce. Il tomba
 dans le guet-
 apens qu'on lui

avait tendu. Les juifs s'emparèrent de lui et le saignèrent brutalement pour conserver son sang.

Le serviteur du Père, Ibrahim Amarah, s'étant rendu à sa recherche dans le quartier juif, subit le même sort.

Le Père Charles de Lorette.

Toute sa vie de Missionnaire est résumée dans les quelques lignes qui forment l'épithaphe de son tombeau :

« Sous ce marbre du sanctuaire repose le vénéré Père Charles de Lorette, Missionnaire capucin. Son cœur brûlait de zèle ardent pour la gloire de Dieu. Il se dépensait depuis douze ans dans la Mission de Syrie, quand il fut envoyé en résidence à Abey. Pendant qu'il se livrait à l'éducation des enfants, les Druzes le martyrisèrent. Atteint d'un coup de fusil, achevé à coups de sabre, il fut enfin livré aux flammes. Pourquoi les infidèles le mirent-ils à mort ? Pour le nom



Père Thomas de Sardaigne

chrétien — tout le monde le sait — et en haine de la Foi Catholique.

« C'était le 9 mai 1845. Le Père était dans sa trente neuvième année quand il quitta la terre, tenant dans sa main la palme des martyrs. »



Martyre du P. Charles de Lorette

Père Basile de Novara.

Né le 3 novembre 1804, il fut massacré le 12 mai 1851 dans la ville d'Antioche, où il avait fondé un poste.

Le Père venait de célébrer la sainte messe. Deux musulmans, sous prétexte de vouloir lui parler, pénétrèrent chez lui. L'un qui se tenait derrière le saisit par les mains, l'autre, avec un coutelas, ouvrit la gorge de la victime.

Le Père Basile eut le temps de prononcer les noms de Jésus et de Marie et s'effondra dans une mare de sang.

Père Thomas de Baabdath (Liban).

Le Père Thomas faisait partie de la triste caravane qui se rendait d'Orfa à Marache pour comparaître :



Père Thomas Salch de Baabdath

C'était le 4 janvier 1917. Les soldats voulaient conduire leurs captifs à pied d'étape en étape. A force de parlementer, les voyageurs obtiennent cependant de louer quelques « bourricots ».

Même avec cet adoucissement, le trajet reste bien pénible, et combien plus les nuits qu'il faut passer dans les « Khans » ouverts à tous venants et surtout infectés d'odeurs nauséabondes et de sordide vermine !



Père Léonard Enals de Baabdash

C'est pour éviter ce dernier supplice, parfois intolérable, que le pauvre Père Thomas préféra, un soir, faire halte et prendre son repos sur une grosse pierre du chemin. Le lendemain, vaincu par la fatigue, il était atteint du typhus et parvenait presque mourant à Marache.

On l'emporta à l'hôpital sans lui laisser la consolation d'être assisté par ses frères en religion bien vite mis sous les verrous.

Heureusement, la Providence suscita au moribond un ange consolateur dans le bon Père Patrice, Franciscain, résident à Marache. Il assista jusqu'au dernier soupir le cher Père Thomas.

Père Léonard de Baabdath (Liban).

La phalange des Missionnaires capucins était appelée, elle aussi, à fournir une victime au sanglant holocauste. Un long convoi de déportés quittait Mardin. Sur les 780 hommes qui le composaient, il y avait l'évêque arménien, 17 prêtres de son rite et un de nos Pères, originaire du Liban, le Père Léonard de Baabdath. La plupart de ces héros qui préférèrent la mort à l'apostasie, communiquèrent de la main du prélat avant d'aller au sacrifice. Enchaînés deux à deux, ils parcoururent silencieux et résignés, une longue étape dont le terme fut un nouveau champ de carnage.

L'œil de la foi se détourne de cet amas de corps mutilés pour chercher plus haut les âmes qui s'envolent, triomphantes, dans leur parure empourprée.

Une fois de plus, la bure franciscaine fut teinte du sang des martyrs.



Baabdath (Liban).

Fondations

Pendant trois siècles, les unes après les autres, sont fondées les stations suivantes :

Saïda	Par les RR. PP. Jean de Saumur et Gilles de Bourges.	1625
Beyrouth	Par le R. P. Adrien de la Brosse.	1626
Alep	Par le R. P. Archange de Vendôme.	1626
Le Caire	Par le R. P. Cassien de Nantes. (Aujourd'hui Bienheureux)	1626
Bagdad	Par le R. P. Juste de Beauvais.	1627
Mar Touma	Vallée de Kadicha Par le R. P. Macaire de Gien.	1628
Tripoli	Par le R. P. Macaire de Gien.	1629
Chypre	Par le R. P. Michel de Rennes.	1633
Satalia	Par le R. P. Michel de Rennes.	1633
Mossoul	Par le R. P. Michel-Ange de Nantes.	1636
Damas	Par le R. P. Michel de Rennes.	1637
Sourat	Par le R. P. Zénon de Baugé.	1639
Madraspatan	Par le R. P. Ephrem de Nevers.	1639
Abey (Liban)	Par le R. P. Ange de Guérande.	1645
Tauris	Par le R. P. Gabriel de Chinon.	1657
Ghazir	Par le R. P. Louis de Guérande.	1683
Salima	Par le R. P. Michel.	1710
Tarse (Cilicie)	Par le R. P. Louis de Nasse.	1844
Antioche	Par le R. P. Basile de Novara.	1846



Beyrouth, Paroisse Latine Saint-Louis



Mersine	Par le R. P. Antoine de Franca-	
(Cilicie)	villa.	1854
Khoderbek	Par le R. P. Bernardin.	1891
Baabdath	Par le R. P. André de Leonessa.	1893

De 1626 à 1638, 94 Missionnaires envoyés. En 1638, 14 étaient morts et 22 rentrés en France.

De toutes ces stations, quelques-unes seulement constituent l'actuelle Mission de Syrie, Liban et Turquie.

Car la Mission primitive, en 1642 déjà, se scinda en deux parties, et la partie qui correspond au territoire que nous occupons aujourd'hui comprendrait seulement Saïda, Beyrouth, Alep, Damas, Mar Touma, Tripoli, Abey, Ghazir et Salima.



Le Général Gouraud et M. Picot (1919)

Hélas ! la Révolution française de 1789 fit ressentir jusque là-bas son ébranlement néfaste. La suppression des Ordres religieux en France fut, alors comme aujourd'hui, un fléau pour les Missions. Sans doute on y remédia par un recrutement international ; mais, en 1828, il fallut abandonner ou fermer Damas, Tripoli, Saïda et Alep. A partir du milieu du XIX^e siècle cepen-

dant, on fonda les stations de Tarse, d'Antioche, de Mersine et de Khoderbek.

Nous l'avons dit en commençant, c'est en 1903 que les Pères de la Province de Lyon reçurent la Mission. Dès lors, voici les résidences qu'ils occupent :



Le Général Weygand à sa sortie de l'église Saint-Louis (1903)

a) En Syrie proprement dite : Antioche, Khoderbek, Deir-el-Zor, Hassetché.

b) Dans le Liban : Beyrouth, chef-lieu de la Mission, résidence du Supérieur, avec la paroisse Saint-Louis, qui est la paroisse française où les autorités qui représentent le gouvernement de la France, reçoivent les honneurs traditionnels. — Baabdath, Ghazir et Abey.

c) Dans la Cilicie : Tarse et Mersine.

Apostolat

RAPIDE COUP D'ŒIL

Evêché de Bagdad-Babylone (1632).

Le Père Juste de Beauvais, à son arrivée, 1627, convertit toutes les familles Jacobites de Bagdad. A cette nouvelle, Rome décide de créer l'Evêché de Babylone-Bagdad, qu'elle confie aux Carmes.

Le Gouverneur turc, furieux de cette création, fit périr par le poison le Père Juste et son compagnon, le Père Toussaint de Landerneau, qui furent honorés comme martyrs. Les conversions se multiplièrent et, en 1669, il y avait de cinq à six mille catholiques.

Patriarcat de Mossoul-Diarbékir (1671-1681).

Le Père Michel-Ange de Nantes fonde la Mission de Mossoul en 1636 et convertit le Patriarche dont le successeur rétablit le schisme.

Alors le Père Jean-Baptiste de Saint-Aignan, par son zèle, gagne les populations et convertit l'Evêque de Diarbékir, le Nestorien Joseph, que Rome établit évêque de Diarbékir (1671), puis Patriarche des Chaldéens (1681), titre que les Capucins firent reconnaître par la Porte et qui a subsisté. En 1672, il y avait de trois à quatre mille catholiques.

Les trois Patriarcats d'Antioche unis (1655).

En 1655, le Père Sylvestre de Saint-Aignan, aidé par les Jésuites et les Carmes, ramène à l'unité les trois Patriarcats d'Antioche à savoir :

1° Le **Patriarche des Grecs Melchites** : **Macaire** (1665), **Donyzios** (1665), élus grâce aux efforts du Père Sylvestre. En 1687 il y a le Patriarcat Catholique distinct du Patriarcat schismatique.

2° Le **Patriarche des Syriens Jacobites**, **André Aki-jian**, meurt en 1671. A sa place est élu un schismatique,

Abdel-Messia (1671). Contre lui, le Père Justinien de Tours fait élire un catholique, **Pierre-Grégoire**, de Jérusalem, et obtint le firman de la Porte. Le Patriarche **Ignace-Pierre** est exilé par les Turcs. Le Patriarcat catholique spécial est reconnu par la Porte (1783).

3° Le **Patriarche des Arméniens, Cacciadour, Grégoire II** (1689), rétablit le schisme, mais est converti par le Père Pierre de Blois (1690). Ce Patriarche est chassé par les Turcs. Les catholiques se groupent autour d'une église et d'un évêque, **Apriam Morlabit**. Le Patriarcat est établi en 1830.



1° **Chez les Maronites** (1628). Le Père Macaire de Gien est fondateur. Le Père Michel de Rennes visite les Maronites de Chypre (1636) et d'ailleurs. Les pratiques religieuses, la célébration de la messe même, tombées en désuétude, sont rétablies par nos Pères, comme on l'a vu plus haut.

2° **Chez les Druses**. Le Père Gilles (1628) prêche aux Druses, écrit un ouvrage contre leurs erreurs et en convertit un grand nombre, parmi lesquels un seigneur.

En 1633, le Père Adrien de la Brosse convertit et baptise le fameux émir Fakhr-ed-Din, gouverneur des Druses dans le Liban. Mais, attaqué à cause de sa conversion, sans doute, par le Gouverneur de Damas, il fut battu et condamné à mort. Il mourut en chrétien.

Les Pères Adrien de la Brosse et Bernard de Beau-gé (mort en prison en 1634), Macaire de Gien, Félicien de la Flèche (mort à Carignan à la suite de ses tortures — 1634 —), Marius d'Orléans, sont condamnés aux galères, puis à être brûlés vifs, pour avoir converti Fakhr-ed-Din.

Pages de Sang

ANTIOCHE

Antioche n'est qu'à une distance de 70 kilomètres d'Alexandrette, elle n'est pourtant guère moins isolée que les villes les plus reculées de l'intérieur. Si les troupes d'occupation ont rapproché les distances, il n'y a pas très longtemps qu'était rigoureusement exacte la réflexion d'un voyageur qui, revenant de Chine et des Indes, s'écriait : « Antioche, mais c'est au bout du monde ! »

Là, le Prince des Apôtres eut son siège de Vicaire de Jésus-Christ, Saint Paul prêcha et y fut choisi pour l'apostolat des nations, les premiers fidèles reçurent le nom de chrétiens, Saint Ignace, Saint Jean Chrysostôme vécurent, les Croisés luttèrent et régnèrent. Le passé fut trop glorieux et trop béni pour que quelque chose de ces bénédictions ne permît pas d'espérer d'autres gloires et d'autres victoires.

Depuis l'époque des Croisades, il n'y avait plus eu de prêtres catholiques à Antioche.

En 1846, ils reparurent dans la personne des fils de Saint François d'Assise. La Mission des Capucins de Syrie y fonda une résidence.

Cinq ans après, en 1851, le Père Basile de Novara, fondateur de la Mission, tombait sous les coups de poignards infidèles.

Vingt ans après, en 1872, un tremblement de terre détruisait le quart de la ville.

Enfin, soixante ans après, en 1909, c'étaient les massacres arméniens qui font l'objet de ces **Pages de Sang**.



LA SITUATION

A l'encontre des colonies arméniennes de Cilicie, turbulentes et imprudentes dans leur délire enfantin de revivre un passé disparu, celle d'Antioche ne s'était ja-



Antioche



mais départie d'un calme et d'une tranquillité qui allait jusqu'au respect. La sagesse lui venait peut-être de la conscience de son infériorité numérique. Soit avant, soit après la Constitution, les Arméniens d'Antioche furent toujours vis-à-vis des Turcs, d'une correction irréprochable.

Comme dans toutes les villes orientales, les Arméniens étaient groupés dans un quartier à eux. Celui-ci était assez éloigné du quartier grec, et par un côté était enclavé dans le quartier turc. Au centre de ce quartier, se trouvait l'église schismatique, sous la houlette d'un prêtre marié.

La nombreuse colonie grecque schismatique formait le quartier chrétien proprement dit, groupé autour de l'église à coupole élevée.

La mission latine était située sur les bords de l'Oronte à la limite du quartier grec. La résidence comptait trois missionnaires, dirigeant des classes d'une cinquantaine d'élèves, en temps normal. Elle était paroisse pour les latins et administrait les autres catholiques orientaux, arméniens, maronites, etc. Les grecs Melchites avaient pour l'ordinaire un curé. A cette époque, il était absent et les grecs catholiques étaient également administrés par nos missionnaires. Le Père Célestin était le supérieur.

*
* *

HYPOCRISIE ET CYNISME

Le dimanche 18 avril, rien n'avait encore transpiré à Antioche des massacres d'Adana et de Tarse, qui avaient commencé le 14. Tout y était dans la tranquillité et le calme habituels.

Dans la soirée, les élèves de notre école donnèrent une grande représentation en français et en arabe. C'est chose rare à Antioche. Aussi, l'assistance fut-elle énorme, et le succès en proportion.

La toile venait de tomber quand une rumeur sinistre commença à circuler dans la foule. Tout est à feu et à sang à Adana et à Tarse, disait-on, les chrétiens sont massacrés. Comme une trainée de poudre, le bruit s'en répandit bientôt dans toute la ville.

À la nuit tombante, un télégramme d'Alexandrette à l'un de nos catholiques qui tenait à Antioche une fabrique de savon, donnait consistance à ces rumeurs, en demandant de suspendre toute livraison, à cause de l'insécurité des routes et d'une inquiétude générale.

Un peu plus tard, dans la nuit, on venait chercher chez nous, d'urgence et avec quelque précipitation, quelques sabres d'officiers turcs qui avaient été prêtés pour la représentation. En temps ordinaire, on l'aurait à peine remarqué ; dans la circonstance, cela devenait significatif.

La nuit pourtant se passa sans incident, mais les familles chrétiennes se réunirent par groupes, pour se rassurer mutuellement.

Le lendemain, lundi matin, la ville avait encore son aspect accoutumé, et les boutiques étaient ouvertes. Il y avait néanmoins quelque chose dans l'air et les bruits de massacres imminents persistaient. D'où venaient-ils ? On ne savait. Les Turcs se montraient plus arrogants et ils insultaient les chrétiens : quelques boutiques commencèrent à se fermer.

Le domestique du couvent, Arménien, sorti à son ordinaire pour le marché, revint bientôt, tout effaré. Un ami venait de lui dire : « Rentre et ne sors plus, autrement il t'arrivera malheur. »



P. Célestin, Supérieur d'Antioche

En l'absence du vice-consul de France, M. Alb. Potton, depuis quelques jours à Beyrouth avec sa famille, le Père Célestin, supérieur de la résidence, faisait la régence du Consulat. Il avisa donc par dépêche le consul d'Alep, dont ressort Antioche, signalant la gravité de la situation. La réponse ne parvint que deux jours après : alors la boucherie battait son plein.

En même temps, en compagnie du drogman du Consulat, il se rendait chez le Kaïmakan (1). Celui-ci affir-

(1) Gouverneur de la ville.

ma qu'il n'y avait rien à craindre, protestant avec énergie qu'il répondait de l'ordre.

Ces mêmes assurances pacifiques furent répétées par ordre dans les bazars, et colportées par les employés du Sérail. Il fallait inspirer la confiance pour trouver des victimes sans défense.

Que se passait-il en effet ? A l'heure même de ces rassurantes déclarations officielles, les « bachi-bouzouks » (1) de gré ou de force, étaient convoqués au Sérail. C'était pour leur communiquer l'ordre de massacrer les Arméniens.



Antioche. Préparation du Meçlis

En sortant du Sérail ils se rendirent à la grande mosquée, pour y faire la prière : c'était la guerre sainte. Puis, ils furent conduits à la caserne. A chacun on remit un fusil Martini, avec un ceinturon muni d'une baïonnette et garni de cartouches. C'est tout l'accoutrement d'un bachi-bouzouk. A les voir, on les prendrait pour des bataillons de brigands. Ajoutons que le même équipement sommaire fut fourni à tous les Musulmans de bonne volonté qui se présentèrent.

(1) Sorte de réservistes réguliers convoqués dans les circonstances graves.

Revenons au Kaïmakan. Accompagné des principaux aghas (1) de la ville, il se rendit au quartier arménien, et y fit visite au curé, qu'il trouva en compagnie de deux « vartabeds » (2). Sur ses pas, la foule des Arméniens se pressait suppliante, et implorait sa protection. Et ce triste personnage, avec un cynisme qui n'a de nom dans aucune langue, leur prodigue les démonstrations de la plus apparente sincère affection. « Ne craignez pas, leur dit-il, je suis là. Ouvrez vos maisons, allez à vos affaires. Pas un de vos cheveux ne tombera, j'en réponds sur ma tête. » Il accepta un café, fuma quelques cigarettes, et, accompagné des siens, il s'éloigna.

Il n'avait pas encore franchi la limite du quartier que la fusillade crépitante des rédifs (3) et des bachi-bouzouks retentissait de tous côtés.

C'était le lundi 19 avril 1909, vers les 4 h. 30 du soir.

Massacres

Les massacres commencèrent le lundi soir, continuèrent le mardi, le mercredi et le jeudi.

Les rédifs et les bachi-bouzouks, renforcés d'autres massacreurs de bonne volonté, s'étaient divisés par bandes.

Arrivés devant une maison arménienne, l'un d'eux ajustait le canon de son fusil dans le trou de la serrure, et la faisait sauter par une décharge. Si la porte résistait, alors, à coups de hache, ils essayaient de l'éventrer, ou encore, enfonçant les fenêtres, ils faisaient irruption par l'ouverture faite, et, comme des fauves, se ruaient

(1) Notables musulmans de la ville.

(2) Prêtres arméniens non mariés.

(3) Réservistes réguliers.

sur les hommes et les jeunes gens pour les abattre ou les poignarder. Les pleurs, les cris déchirants, les supplications poignantes, rien ne les arrêtait. Pas un ne trouva grâce. Même de petits enfants furent arrachés des bras de leurs mères, où ils se blottissaient, et embrochés à l'extrémité d'une baïonnette, pour être portés comme en triomphe.

Parfois cependant, un répit était accordé : le temps de proposer de se faire musulman, et d'avoir la vie sauve à cette condition. Ce n'était qu'un jeu d'enfants, car tous ceux qui eurent le malheur d'apostasier, furent aussi égorgés.

La plume se refuse à écrire les traitements ignobles et révoltants qu'eurent à subir les trois prêtres arméniens.

Le curé était marié et avait un fils de dix-huit ans. A l'arrivée de la bande, le père et le fils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, voulant mourir ensemble. Avec des allumettes, on commença à brûler la barbe du curé, en même temps qu'on le couvrait de crachats : Faites-vous musulman, lui criait-on. Le voyant inébranlable, on fit feu sur lui et sur son fils. Ils ne furent que blessés. Alors par un raffinement de cruauté, on plaça la tête du jeune homme sur les genoux de son père, et on la trancha à coups de hache. A son tour le curé fut lardé de coups de poignards et achevé par la hache.

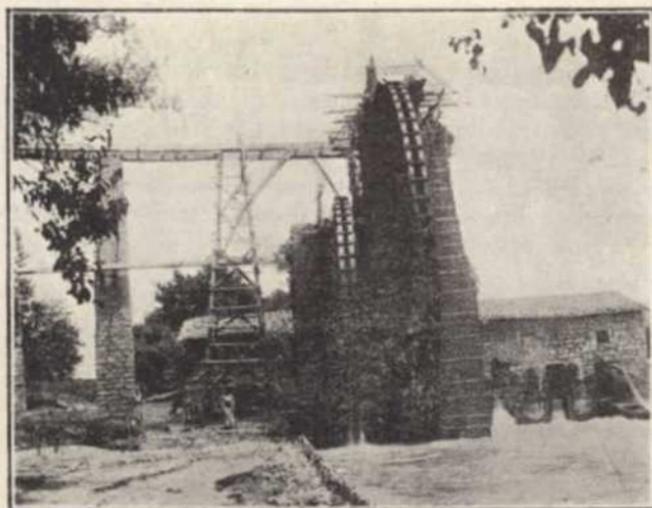
L'un des « vartabeds » fut tué dans une chambre supérieure. Le cadavre dépouillé fut jeté en bas, et là, ces misérables vinrent faire leurs ordures sur lui.

L'autre eut la barbe arrachée, puis fut massacré à coups de poignard.

Ensuite on prit les quatre cadavres dépouillés de leurs vêtements, et on en fit un monceau au milieu de l'église. Par-dessus on jeta le sacristain qui respirait encore. On recouvrit le tout de livres liturgiques lacérés, on arrosa de pétrole et on mit le feu.

Une vingtaine d'Arméniens s'étaient réfugiés derrière l'autel. Tous furent massacrés, à l'exception d'un seul qui échappa comme par miracle. Le malheureux, poursuivi, se précipita dans la première maison venue, passa par une lucarne, et resta la nuit sur le toit. Le lendemain, traqué à nouveau, il se jeta dans l'Oronte, où en

plongeant, il put éviter les balles. Emporté par le courant hors de la ville, grelottant de froid et mourant de faim, il resta caché pendant deux jours et deux nuits dans les joncs de la rive. N'en pouvant plus, il se hasarda jusqu'à une maison voisine. C'étaient des Turcs. Ceux-là se montrèrent humains et le prirent en pitié. Après lui avoir donné les premiers soins, ils le conduisirent au sérail. Il était sauvé, les massacres venaient de cesser.



Antioche. Noria sur l'Oronte

D'autres furent moins heureux. Un Arménien notable, faisant partie de la municipalité, était parvenu à se réfugier avec l'un de ses amis, dans un four public tenu par un fellah (1). A prix d'or, celui-ci avait promis le secret. La somme touchée, il les livra lâchement. Ils furent massacrés, malgré leurs avances de se faire musulmans.

Tout à côté de notre résidence, sise sur l'Oronte, un Arménien avait donné 100 francs au propriétaire d'un

(1) Secte de musulmans, la plupart sont paysans.

moulin pour le cacher. Le Turc accepta. Aussitôt la somme reçue, il l'égorgea lui-même.

*
* *

Le mardi, dans la matinée, la fusillade commença à se ralentir : la plupart des Arméniens étaient tués. Quelques-uns s'étaient réfugiés dans les grottes de la montagne. Ce fut alors une chasse à l'homme. Bien peu échappèrent.

Dans la campagne environnante les aghas turcs font dans leurs fermes l'élevage des vers à soie. A cette époque les Arméniens de la région de Khoderbek surtout, étaient venus se mettre à leur service. La plupart furent massacrés en même temps qu'on obligeait les femmes et les filles arméniennes à continuer leur travail, qu'on refusa souvent de payer.

On massacra encore le mercredi et le jeudi, mais les victimes se faisaient rares. On mettait d'autant plus d'acharnement à les découvrir que la permission de tuer expirait le jeudi : les Turcs le disaient hautement.

Ah ! si on avait osé pénétrer dans notre résidence, protégée pourtant par le seul drapeau français !

Comme à Adana, on aurait bien eu recours à l'incendie savamment dirigé du côté des Missions, mais il y avait le quartier turc entre elles et le quartier arménien.

Le mercredi, les cadavres des Arméniens étaient encore dans les rues, nus ou presque ; les enfants s'en faisaient un amusement, leur crachant dessus, leur jetant des ordures, leur crevant les yeux, les tourmentant de toutes manières. L'odeur cependant commençait à les rendre insupportables. Alors, avec des morceaux de corde, comme des animaux crevés, on les traîna à l'Oronte.

Le Kaïmakan lui-même, assis devant la porte d'un agha, prenait plaisir à ces scènes écœurantes. L'une des victimes donnait encore signe de vie ; soit compassion, soit plutôt crainte de la voir revenir à la vie, le Kaïmakan ordonna de l'achever, ce qui fut fait sous ses yeux.



APRES LE MASSACRE, LE PILLAGE

Les hommes tués, les femmes étaient terrorisées pour découvrir la cachette où étaient leur argent et leurs bijoux. On dépouillait les victimes pour s'emparer de leurs vêtements ; on sondait murs, plancher, plafond, on creusait la terre, on tirait au hasard des coups de fusil dans tous les recoins des appartements.

A la porte, les femmes turques venaient recueillir le butin, et de leur sinistre hou! hou! encourageaient les hommes. Puis on arrachait aux femmes arméniennes les bijoux qu'elles portaient sur elles : bracelets, bagues, pendants d'oreilles. La brutalité était telle qu'à plusieurs on arracha en même temps le lobe de l'oreille, ou qu'on le fendit. Au moindre signe de résistance on menaçait de couper les bras ou de massacrer.

A la Résidence

Quand les musulmans commencèrent les massacres, le Père Célestin, supérieur, et le Père Paul se trouvaient à la résidence. Le Frère Félix était allé chez les Sœurs pour y prendre des nouvelles.

Aux premières détonations, les chrétiens du voisinage, hommes, femmes, enfants — c'était surtout des Grecs — se précipitèrent chez nous. Bientôt, par dessus le mur, nous apparait un Arménien tout ensanglanté. Il vient de recevoir deux décharges de fusil à plomb d'un Turc, son ami; une femme arménienne et son enfant nous arrivent escaladant le même mur. La foule continue à se ruer aux portes. La résidence, les chambres, les classes, la chapelle, tout est envahi dans un pêle-mêle indescriptible. Ils sont là des centaines, presque un millier. Ce sont des scènes de désolation à fendre le cœur.

A la hâte, on assemble trois lambeaux d'étoffe, bleu, blanc et rouge, pour en confectionner un drapeau. Le Frère Félix, qui vient de rentrer, va le placer, malgré le danger, au sommet de notre petit clocheton. Après Dieu, c'est toute notre protection.

*
* *

Et les Sœurs, que deviennent-elles, que se passe-t-il chez elles ? Le Frère Félix repart aussitôt. La fusillade était ininterrompue au dehors, tout pouvait arriver. Ce n'est pas sans émotion que le Père Supérieur lui donna sa bénédiction au départ.



Brigands de la Province de Mardine

« Quelles bandes, quelles figures, écrit le Frère Félix. Les rues étaient pleines de Turcs brandissant des sabres, des hachettes, des masques, des fusils, des révolvers, les uns courant dans la direction du quartier arménien, les autres, en sentinelles, aux carrefours, d'autres encore, embusqués derrière des portes ou des fenêtres. Je connais Antioche, mais il y avait là des figures que je n'avais jamais vues. Personne pourtant ne m'arrêta. On me regardait, on chuchotait, et c'était tout. »

On peut penser s'il fut le bienvenu chez les Sœurs. Le bruit de la fusillade et les cris des victimes dominaient tout. Les Sœurs étaient en prières.

La nuit fut terrible ; impossible de songer au sommeil. Les bandes de Turcs qui passaient et repassaient à chaque instant allaient-elles entrer ?

Au premier jour, le Père Supérieur inquiet, escorté d'un soldat, vint à son tour. Avec raison, il jugeait la

position intenable chez les Sœurs, dont l'établissement est sur la limite du quartier musulman. D'ailleurs, leur présence devenait nécessaire pour les blessés de notre résidence. Il dit donc à la Supérieure de prévenir les Sœurs de faire aussitôt leurs préparatifs de départ, et de n'emporter que ce qu'elles pouvaient avoir de précieux. Pendant ce temps il alla consommer les saintes espèces.

Quand la Mère Mathilde ferma la porte, des larmes silencieuses coulèrent.

Le trajet s'effectua sans incident. On se contentait de se retourner avec étonnement.

A leur arrivée, nouvelles scènes de larmes chez nos réfugiés. On se retrouvait, mais dans quelles circonstances, dans quelles angoisses ? Était-ce pour mourir ensemble ?

Le Père Supérieur célébra aussitôt la Sainte Messe, les Religieuses communièrent. On se sentit réconforté.

Le nombre des réfugiés allait toujours croissant. Maintenant les Arméniens, ou plutôt les Arméniennes, arrivaient à chaque instant.

Il fallait songer à nourrir cette foule, à l'abriter, à l'entretenir. Pour tous vêtements, ces infortunés n'avaient que ceux, et souvent c'était des haillons, qu'ils portaient sur eux au moment de la première alerte.

Les bazars étaient fermés ; de partout c'était la terreur.

Nos admirables et intrépides Sœurs trouvèrent la solution. Nous irons quêter, vient dire la Mère Mathilde au Père Supérieur.

Et deux d'entre elles s'en vont à travers les rues de la ville. Elles demandent pour l'amour de Dieu et au nom de l'humanité. Leur demande est entendue et



*Arméniens de la vallée de
Kharpouth*

elles peuvent rapporter en nature les premiers secours indispensables.

Celles qui sont restées se transforment en ambulancières ou préparent les aliments, et sous la direction du Père Paul font la distribution des rations, car il fallait compter.

*
* *

Cependant un chrétien de nos amis, agent de police, était venu placer un soldat à notre porte. Qu'on juge maintenant du singulier protecteur qui nous était donné!

Essoufflé et mouillé de sueur, notre gardien revenait du quartier arménien et se vantait d'avoir tué des « Chiaours » (1) nous montrant sa cartouchière presque vide : il faut qu'ils y passent tous, nous disait-il.

Nous n'avions que fort peu d'Arméniens parmi nos réfugiés, et pour cause. Il voulait encore s'en prendre à eux. A plusieurs reprises, il appela notre domestique pour le faire venir de l'intérieur dans la cour où il se trouvait. Devinant sans peine son projet, nous lui signifions de passer dehors et de rester à la porte.

Une autre fois, raconte le Frère Félix, étant allé ouvrir la porte, à mon insu un Arménien m'avait suivi. La chose n'échappa point au fonctionnaire. Le voyant armer son fusil et se disposer à faire feu, je n'eus que le temps de le pousser vivement et de fermer la porte sur lui.

C'était alors la mentalité turque : anéantir la race arménienne.

Dans la nuit du mardi au mercredi, de grands coups retentissent à la porte. Le Père Célestin et le Frère Félix vont ouvrir. Une trentaine de soldats sont là, leur chef a un papier à la main.

Nos réfugiés croient que c'en est fait d'eux et qu'on va les emmener de force. Ils nous supplient de ne pas les abandonner. Le chef fait l'appel des trois missionnaires et des cinq religieuses. Le Père Supérieur répondit que tous étaient là. J'ai l'ordre, reprit le chef, de vous laisser cinq soldats pour veiller sur vous. C'était

(1) Chiens, terme injurieux employé par les musulmans pour désigner les chrétiens.

la première sollicitude officielle depuis les mensonges de la veille.

C'étaient des bachibouzouks : ceux-là du moins paraissaient n'avoir pas trempé dans les massacres.

Le jeudi matin, des fenêtres de la résidence, nos réfugiés purent assister au massacre d'un jeune Arménien. Des bandits au nombre d'une centaine, se sont saisis de lui, et le jettent à moitié mort dans le fleuve. En même temps ils le percent d'une trentaine de balles Martini. C'était écœurant. Du moins celui-là, bien qu'à son insu, eut-il une dernière absolution.

A partir du vendredi, on commença à respirer. Mais quelles scènes déchirantes!



*Arméniennes de la vallée de
Kharpouth*

Des Arméniens et des enfants nous viennent encore, et parfois aussi des Arméniens déguisés en femmes turques voilées.

On se retrouvait, on s'interrogeait, la mère sa fille, la fille sa mère, la sœur sa sœur, mais le père, l'époux, le frère, où étaient-ils ?... Et les sanglots de reprendre plus fort.

Plusieurs étaient de bonne famille et avaient vécu dans l'aisance. Maintenant elles n'avaient plus rien que la petite natte, la couverture et le pain que nous pouvions leur procurer.

C'étaient les plus faciles à contenter. Quelques-unes nourrissaient un enfant, d'autres étaient à la veille de devenir mères. Parfois, les plus petits se mettaient à appeler leur papa. On se regardait en silence.

*
* *

Le dimanche matin, le Père Célestin apprit que des jeunes femmes et jeunes filles étaient enfermées chez un

des principaux aghas. Il va le trouver et lui réclame ces chrétiennes. L'agha s'y refuse, arguant de son prétendu droit. Le ton décidé du Père eut enfin raison de sa résistance, et 19 Arméniennes que leur jeunesse et leur beauté avaient fait conduire chez ce Turc, furent ramenées par lui à la résidence. A tout prix on s'était efforcé de marier l'une d'elles au fils de l'agha. La pauvre enfant s'y refusait absolument, se souillant le visage de terre pour échapper à l'avenir et à la honte qu'on lui préparait.

Pendant ce temps, nos Sœurs se prodiguaient au service de tous, soignant et consolant. Leur présence était un rayon de soleil sur ces visages mornes de tristesse.

Comment purent-elles résister pendant plus d'une semaine, jour et nuit sur pied, sans prendre d'autre repos qu'accroupies sur une chaise, dans cette atmosphère fiévreuse qui ne se peut imaginer ?

*
* *

Le dimanche soir, 25 avril, M. Potton, Vice-Consul de France à Antioche, absent depuis un mois, arrivait de Beyrouth.

Informé par télégrammes que nos missionnaires libellaient en anglais — cette langue n'étant pas comprise de l'employé du bureau d'Antioche — il n'avait pas hésité à s'arracher aux larmes et aux supplications des siens qui voulaient le retenir à tout prix. Il fut en cette occasion un des plus beaux exemples que nous ayons connus de courage et d'héroïque fidélité au devoir. Nous nous plaignons à lui en apportant le témoignage, en ces trop modestes lignes, de toute notre gratitude et de toute notre admiration.

Arrivé par le train à Alep, il trouva à prix d'or un cocher qui consentit à le conduire à Antioche. Le trajet est de trois jours de voiture environ.

Muni des instructions de M. Roqueferrier, Consul d'Alep, et avec l'escorte d'un seul cavalier, il arriva à Baïram-glou, à 40 kilomètres d'Alep. Là, impossible de continuer, le cocher refuse net. « Pour tout l'or du monde je n'irai pas plus loin », dit-il. Le bruit courait en

effet qu'à quelque distance, la route était barrée par des bandes de Circassiens.

Le Consul, cependant, voulait arriver coûte que coûte. A force de parlementer et d'y mettre le prix, il trouva un cocher musulman qui accepta. Il informa de la situation le Consul d'Alep par un billet remis au cocher qui revenait en cette ville, et il partit.



Le Père Anastase et un orphelin arménien

Heureusement, les rumeurs étaient fausses. La route était absolument déserte et il passa librement. Il traversa Kirkhan, petit village arménien, presque à jonction des routes d'Alep et d'Antioche d'un côté, et d'Alep et Akbès, de l'autre. Le village avait été incendié et les hommes massacrés. Les femmes et les enfants accoururent à son passage offrant un spectacle navrant de désolation et de misère. Ce furent les seuls êtres vivants qu'il ren-

contra. Quelques heures plus tard il était à Antioche.

Il vint aussitôt à la résidence. L'émotion le gagna à la vue des malheureux réfugiés que nous abritions.

Accompagné du Père Supérieur, il se rendit chez le Kaïmakan. Il lui tint un langage sévère, lui reprochant avec indignation son attitude dans ce qui venait de se passer.

C'est bien difficilement qu'il obtint de prendre chez lui une centaine de réfugiés. L'autorité ottomane avait fait conduire au sérail quelques unes des survivantes

Arméniennes. Elles y croupissaient dans la malpropreté et la vermine, en même temps qu'elles y mouraient de faim. Le Père Célestin était allé plusieurs fois les visiter, pour leur venir en aide, leur porter des nouvelles ou encore essayer de reconstituer les familles. Les pauvres malheureuses se cramponnaient après lui, le suppliant de les emmener ! Ce n'est pas possible, leur répondait-il avec compassion. M. Potton se chargea généreusement de la plupart d'entre elles, et pour ce faire, deux des religieuses vinrent habiter chez lui, tandis que les trois autres restaient à la résidence.

Le Consul de France s'employa lui aussi à retirer de maisons turques des femmes et des jeunes filles arméniennes qu'on retenait. Ces faits n'arrivaient à notre connaissance qu'au fur et à mesure.

Un exemple pourra donner l'idée de la tournure grotesque que prenaient parfois de telles négociations. Ayant connaissance que plusieurs femmes étaient retenues dans une maison turque, le Consul intervient auprès du Kaïmakan. Celui-ci promet de les faire rendre. Les jours se passent et ces Arméniennes sont toujours prisonnières. Nouvelle démarche du Consul. Il obtient cette réponse du Kaïmakan : « Le Turc chez qui elles se trouvent est sourd, et nous ne pouvons nous entendre. » Le Consul dut élever assez la voix pour se faire entendre et se faire surtout comprendre à ces deux sourds.

Grotte Saint-Pierre

A une demi-heure de notre résidence, sur l'emplacement de l'ancienne Antioche, la Mission possède une petite chapelle dans la grotte où, selon la tradition, saint Pierre aurait prêché et baptisé. La source qui y prend naissance est en grande vénération chez tous les chrétiens. Une esplanade qui se trouve devant sert de cimetière aux Latins.

Nous avons appris que tout avait été saccagé.

Le jeudi matin, 22 avril, le Père Célestin se rendit chez le Kaïmakan et lui demanda une escorte pour

l'accompagner à ce sanctuaire. Il se proposait, en même temps, de traverser le quartier arménien. Peut-être y avait-il encore quelques survivants !

De partout la désolation. Portes et fenêtres enfoncées laissaient pénétrer le regard à l'intérieur où gisaient informes et maculés de sang des débris de toutes sortes. Impossible d'imaginer pillage plus complet : meubles, ustensiles, vaisselle, lingerie, vêtements, même les boiseries des murs, tout avait disparu ou était réduit en miettes.

L'église offrait le même spectacle de désolation. De partout des taches noirâtres de sang, des chiffons ensanglantés. Dans un petit réduit, à l'entrée, une vingtaine de cadavres entassés. Le feu avait achevé la dé-



Antioche. Entrée de la chapelle Saint-Pierre.

vastation, il est vrai, mais en avait voilé l'horreur. D'ailleurs, si l'on n'incendia pas, ce fut par crainte de communiquer le feu aux maisons turques voisines.

L'escorte ne se cachait pas de manifester sa joie insolente. « Quelle mosquée nous pourrions bâtir ici ! » disaient les soldats en parlant de l'église arménienne.

A la chapelle Saint-Pierre et au cimetière, même spectacle de pillage brutal et dévastateur.

La porte doublée d'une plaque de fer, était littéralement criblée de balles. A l'intérieur, autel, tombeaux, bancs, même les dalles, tout était brisé, pulvérisé, ou avait disparu. Le fanatisme s'y était donné libre cours.

Au retour, les soldats aperçoivent un Arménien caché au milieu d'oliviers. Ils ont l'impudence de proposer au Père d'aller le trouver et de le leur amener. Indigné, il leur commande de suivre le chemin. Le malheureux n'échappe pas, car en route ces brutes prévinrent des camarades. L'on sut ensuite qu'il avait été pris et massacré.

Répression

Les massacres ont été mis sur le compte du Sultan Adb-ul-Hamid, cherchant à se refaire aux yeux de la masse musulmane une popularité entamée et fortement compromise par la proclamation de la nouvelle Constitution. Il connaissait le côté faible des siens.

Le parti Jeune Turc avait, dans la circonstance, partie liée avec les Arméniens. Il y avait communauté d'intérêts entre eux, car ils avaient à se défendre contre le même ennemi. Aussi le triomphe des Jeunes Turcs à Constantinople, trop tardif pour s'opposer aux massacres de Cilicie et de Syrie, empêcha-t-il du moins l'extension du mal qui menaçait de se généraliser à toute l'Arménie et même à tous les chrétiens.

Le parti Jeune Turc comprit bientôt que ce n'était pas assez d'arrêter, qu'il fallait frapper. Il se montra intraitable à Constantinople où il avait à venger les siens ; ailleurs, il se montra beaucoup plus, disons, beaucoup trop indulgent. Il crut l'occasion bonne de s'attacher, par une indulgence excessive et injuste, les Vieux Turcs massacreurs compromis. Aussi, ce ne fut guère que pour la forme, même quand on pendit, que l'on châtia.

Nous allons le voir pour Antioche.

Le 30 avril, arrivèrent deux enquêteurs avec pouvoirs pléniers d'arrestation. Impossible pourtant de rien faire, il n'y a dans la ville qu'une garnison de 60 rédifs, qui tous ont participé plus ou moins aux massacres.

D'autre part, les Turcs ne se gênent pas pour dire qu'ils recommenceront à la première arrestation.

Les enquêteurs se bornèrent à recommander le calme, puis ils invitèrent ceux qui avaient chez eux du butin arménien à le déposer à la mosquée où il serait à l'abri des voleurs ! Aimable euphémisme pour leur donner à entendre que, sans doute, on ne les considérerait pas comme des voleurs !

Le 6 mai, on fit quelques restitutions. Chaises cassées, marmites percées à dessein pour les rendre inutilisables, matelas dont la laine et le coton avaient été remplacés par de mauvais chiffons, machines à coudre brisées, etc... C'était d'un grotesque puéril.



Femmes chrétiennes de Mardine

Quelques jours plus tard, la plaisanterie fut portée plus loin. On fit inviter les femmes arméniennes à se rendre à la grande mosquée pour y reprendre ce qu'elles pourraient reconnaître. Sans défiance elles s'y rendirent et y trouvèrent nombre de femmes turques voilées. Bientôt, à leur stupéfaction, elles s'aperçoivent que ces femmes voilées étaient des hommes armés. Ce fut, on le pense bien, un *sauf-qui-peut* général.

On ne parla jamais plus de restitution.

Dans les quelques interrogatoires que firent les enquêteurs, toutes les charges étaient naturellement contre les Turcs, aucun d'eux n'ayant été ni blessé, ni tué. Quel dommage que nous n'ayons pas tué les femmes aussi, s'écriaient les inculpés, il n'y aurait plus de témoins contre nous.

Les cinq officiers qui commandaient les 60 rédifs n'eurent d'autre justification que celle de se retrancher derrière leur impuissance à retenir leurs hommes.

Enfin, le 17 mai, un bataillon de 300 soldats arriva et on licencia les rédifs.

Les enquêteurs agirent plus énergiquement, et malgré les démonstrations de la foule, ils firent procéder à quelques arrestations.

Le 7 juin, la cour martiale se transporta à Antioche. Elle était composée de 7 officiers, sous la présidence



Chrétiennes de Diarbékir

du Lieutenant-Colonel Taxim-Bey. Un nouveau renfort de 400 soldats arriva, et la cour put siéger régulièrement. La ville était en état de siège.

On ne se contenta pas d'arrêter des comparses, on visa plus haut. On emprisonna quatre aghas. Le nombre des prisonniers monta jusqu'à 500. On en relâcha presque aussitôt 150.

C'était beaucoup de zèle pour un début, ce devait être tout.

Dix-huit furent condamnés à mort ; aucun ne fut exécuté. Les aghas furent condamnés à l'exil

perpétuel. En réalité, ils furent purement et simplement relâchés. Quant aux autres, ils furent au fur et à mesure grâciés.

C'est dire que la répression n'a été qu'apparente. Impitoyable dans les arrestations, elle a fléchi dans les condamnations, et s'est trouvée réduite à un simulacre dans l'application de la peine. On a tenu à se donner des airs de justice, on n'est pas allé plus loin. La sécurité de l'avenir aurait demandé davantage. Pussions-nous nous tromper (1).

Quant au Kaïmakan, responsable entre tous, on se contenta de le destituer.

(1) L'avenir a tristement donné raison au Missionnaire.

Secours

Parlons d'abord de l'assistance morale.

L'arrivée de M. Potton, Consul de France, le 25 avril, fut le premier secours qui nous vint du dehors. Nous ignorions depuis huit jours, ce qu'il en était autour de nous. Que se passait-il dans toute la Turquie ? L'espérance reparut avec lui !

Deux jours après, le 27 avril, nous eûmes la visite du commandant du « Triump », cuirassé anglais, mouillé dans la baie de Souédié. Il nous raconta son arrivée providentielle à l'embouchure de l'Oronte au moment où les bandes de massacreurs, de retour de Kessab, se



Pont sur le Sadjour (affluent de l'Euphrate) (Syrie).

disposaient à se jeter sur la Mission de Khoderbek, et nous donna des nouvelles des trois Missionnaires qu'il avait visités. Les cadavres qu'il avait vus flotter près de l'Oronte lui avaient fait pressentir la boucherie qui venait de se passer à Antioche. C'est la raison pour laquelle il était accouru si loin de son bord. Il visita l'ambu-

lance, encouragea nos réfugiés, parcourut le quartier arménien, félicita les religieuses et les missionnaires.

Le 2 juin, M. Roqueferrier, consul d'Alep, arrivait à Antioche, en compagnie de M. Balite, drogman, après avoir passé par Akbès et Adana. Il souffrait déjà de la maladie qui devait l'emporter quelques jours plus tard, et qu'il avait contractée au cours de sa visite aux pays sinistrés. Il restait encore assez de ruines dans la ville, de réfugiés à la résidence, de larmes dans les yeux pour que, dans sa rapide apparition — son état de santé ne lui permettait pas davantage — il comprit le désastre qui venait de fondre sur cette population.

Le 15 juin, à son tour, arriva à Antioche le Vali d'Alep. Il visita les réfugiés, le quartier arménien et parut s'apitoyer beaucoup. « Je ne comprends pas, disait-il,



Costumes des femmes riches de la ville d'Orfa et des Tribus voisines

comment le Kaïmakan n'a pas agi avec plus d'énergie. Six rues seulement donnent accès au quartier arménien, il aurait suffi de 12 soldats pour les garder. Si du moins j'avais été averti ! »

C'était le refrain du matin. Par malchance pour sa sincérité, on le savait le soir en joyeuse compagnie avec les fauteurs et inspireurs des massacres. Lui-même les photographiait.

Nous l'avons dit, aux premières journées de panique et de massacre, alors que notre résidence regorgeait de

réfugiés, un millier, et que sortir c'était s'exposer, ce sont nos admirables Sœurs qui pourvurent de pain cette multitude.

En quelques heures elles s'étaient adaptées à leur nouvelle situation : organisatrices et ambulancières au dedans, quêteuses au dehors. Elles furent pour tous une Providence visible et une vision d'espérance.

Hier encore, au milieu de leurs 150 enfants, elles apparaissaient comme des timides, et leur grande audace était de traverser le quartier turc. Aux premières détonations l'une des plus jeunes demandait ce que c'était. On lui répondit que c'était les soldats qui faisaient l'exercice. Maintenant, plus n'est besoin de semblables subterfuges. Le sacrifice est fait, et une joyeuse sérénité en est le fruit. A partir du 22 avril où les massacres cessèrent, il fut possible de se pourvoir au bazar.

Les Missionnaires accompagnés d'un drogman du Consulat se chargèrent de faire chaque jour les provisions. Le nombre des réfugiés diminua aussi beaucoup, et il ne nous resta plus que les Arméniens, au nombre de 200 environ.

D'autres étaient soit à la Mission protestante, soit au sérail. Le Consul de France devait en prendre aussi à son arrivée.

Il fallait songer à loger, à nourrir, à vêtir, à soigner ces 200 personnes qui n'avaient plus rien au monde, ni soutien,



De gauche à droite : Femmes de Guerquer, Tribu Kurde du Taurus. — Femmes Kurdes de Dersine, Tribu d'origine persane. (Arménie).

les hommes avaient été massacrés, ni vêtements, pas même pour changer, ni domicile, tout y avait été saccagé, et les murs étaient encore rouges du sang des victimes.

Mgr Giannini, délégué apostolique de Syrie, ému de compassion à la nouvelle de tant de misères, prit aussitôt l'initiative d'une quête à Beyrouth et dans tout le Vicariat. Ce furent les premiers secours.

D'autres suivirent, venant de la Propagande de Rome, de la Propagation de la Foi, des Œuvres d'Orient, des Supérieurs de notre Ordre des Capucins, de bienfaiteurs privés. Le Consul d'Alep fit aussi parvenir quelques subsides.

Nous avons gardé nos réfugiés jusqu'à fin juin. Nous avons pu, à l'aide de secours envoyés, les entretenir jusque-là. Il fallut alors songer à leur procurer un logement et des moyens de subsistance.

Une autre œuvre s'imposait : la création d'un orphelinat. Des enfants, trop jeunes pour être livrées à elles-seules, étaient restées sans famille et sans ressource. Les moyens manquaient. Les religieuses eurent vite fait leur compte : on se serrerait pour les loger, on partagerait pour les nourrir..., et l'on compterait sur la Providence.

KHODERBEK

A 25 kilomètres d'Antioche, à l'embouchure de l'Oronte, se trouve notre résidence de Khoderbek, au centre d'un groupement de 6.000 à 7.000 Arméniens, schismatiques pour la plupart. Le Père André était le Supérieur de la résidence en 1909. Nous y avons trois Missionnaires et trois écoles. Il s'en fallut de peu qu'elle ne fût, elle aussi, le théâtre d'une horrible tragédie.

Les massacres terminés à Antioche, les massacreurs, drapeau vert en tête, se dirigèrent sur Kessab, à environ 50 kilomètres d'Antioche. Leurs rangs se grossirent de tous ceux de la région qu'ils traversaient. Ils étaient des milliers en arrivant à Kessab, centre d'un

autre groupement arménien de 6.000 âmes, où les Pères de la Custodie de Terre-Sainte ont deux résidences.

Les Turcs étaient trop nombreux et trop bien armés pour qu'on pût leur opposer une résistance sérieuse. Le Père Sabatino prit aussitôt son parti. Il fit évacuer du côté de la mer les femmes, les enfants et les invalides, tandis que les hommes, armés de leurs fusils de chasse, soutiendraient le choc et protégeraient la fuite des premiers. La fusillade dura sept heures, les Arméniens n'avaient plus de munitions. Ils se retirèrent alors laissant environ 150 des leurs sur le terrain. Comme toujours, ce fut d'abord le pillage, puis l'incendie des maisons de ces 5.000 Arméniens.

De Kessab, les mêmes bandes prirent la direction de Khoderbek. On les y attendait.

Tandis que les hommes gardent les sentiers et les routes qu'ils barricadaient avec de grosses pierres, par manière de redoutes, les femmes et les enfants sont rassemblés dans notre résidence, sur laquelle le Père André, Supérieur, vient d'arborer le drapeau français.

C'eût été la lutte, mais l'infériorité de l'armement vouait à l'avance nos Arméniens à la défaite, peut-être au massacre.

Les bandes allaient franchir l'Oronte. Elles étaient à une heure environ de notre résidence.

A ce moment même apparaît à l'embouchure du fleuve, le « Triumph », croiseur cuirassé anglais. Il tire plusieurs coups de canon. C'était le salut. Les Bachibouzouks, qui descendaient encore le Cassius, n'osèrent pas avancer. Ils rentrèrent à Antioche, se contentant de piller sur leur chemin quelques maisons arméniennes abandonnées. Le lendemain on apprenait le renversement de Abd-ul-Hamid.

La Mission de Khoderbek fut ainsi préservée, et en fut quitte pour quelques jours de vives alarmes. Indirectement pourtant, elle paya un plus lourd tribut aux massacreurs.

Plusieurs, en effet, de ces Arméniens de Khoderbek s'en vont, au moment de l'élevage des vers à soie, se mettre au service de riches propriétaires de la plaine d'Antioche. Ceux-là furent presque tous massacrés. Le

nombre des victimes fut de 150 hommes. Autant de familles en deuil.

Les mêmes moyens perfides du Kaïmakan d'Antioche pour rassurer la population inquiète avaient été employés par le Mudir (1) du pays, que le Père André était allé trouver à Souédié. La présence du bateau anglais déjoua tous les plans.

Le commandant vint en personne chez nos missionnaires, et partagea leur repas. On peut juger de l'ovation qui lui fut faite par la population.

Quinze jours après, le « Victor Hugo », croiseur cuirassé français, mouillait à son tour dans la rade de Soué-



Femmes Kurdes de la Tribu Kizil-Bache (Tête-Rouge) Roum-Kalaa

dié. Il venait de Mersina et avait à bord le Père Jérôme, Supérieur de la Mission, que le commandant, plus tard l'amiral Dufaure de la Jarte, avait invité à faire la traversée avec lui, pour lui faciliter l'accès de ses Missions de Khoderbek et d'Antioche.

Le Commandant de la Jarte et quatre officiers descendirent à Souédié. Trois d'entre eux vinrent avec le Père Supérieur de la Mission de Khoderbek et y firent une distribution de 300 francs aux familles dont les

(1) Gouverneur d'un petit district.

membres avaient été massacrés. Quand ils remontèrent à cheval pour revenir à l'embouchure de l'Oronte, les cris de « Vive la France » partirent de toutes les bouches.

Au cours de la guerre de 1915, un groupement de 4.000 Arméniens résista à main armée, pendant plus de deux mois, aux soldats turcs venus d'Antioche pour leur faire subir le malheureux sort infligé à des centaines de mille de leurs compatriotes. Grâce à des signaux aperçus par l'escadre française, en croisière sur la côte, ils furent délivrés et emportés, tous les 4.000, à Port-Saïd. Or, l'âme de cette résistance, unique, je crois, en pays ottoman, a été, on le devine, les maîtres et les élèves de la modeste école que notre Mission avait ouverte à Khoderbek. On y enseignait et apprenait le français.

Aussi, dans tous les cœurs, le souvenir de la France était bien vivant. Ce fut un étonnement pour nos marins de retrouver sur les lèvres de ces réfugiés l'accent de notre langue.

Là-bas, parler français, bégayer même le français : c'est une manière de pavoiser aux couleurs françaises.



EN TURQUIE

Tarse

SITUATION TOPOGRAPHIQUE DE TARSE

Tarse apparaît au premier regard comme une ville isolée au sein de ses richesses. Cependant cette vue n'est pas tout à fait exacte. Tarse est plutôt un centre.

La ville est située au cœur de l'ancienne Cilicie. Cette province se divisait autrefois en Cilicie entotaurique ou Cappadoce, comprenant le Taurus et les vallées qu'il forme, et en Cilicie exotaurique ou Cilicie proprement dite, entre la chaîne du Taurus et la mer. Cette seconde partie comprenait la Trachéotide à l'Ouest, et la Cilicie de plaine à l'Est, séparées l'une de l'autre par le cours du Lamus qui passe non loin de Soli (Pompéiopolis).

De toutes ces différentes régions, la Cilicie de plaine était la mieux favorisée. Complètement fermée au Nord et à l'Ouest par le Taurus, elle était limitée à l'Est par les monts Amanus (alma-Dagha), entourait le golfe d'Issus, et se trouvait maîtresse de la côte méditerranéenne sur une longue distance. La plaine immense devait sa fertilité aux nombreux cours d'eaux qui l'arrosaient : le Cydnus, le Sarus (Sihoun), le Pyramus (Jihoun) et le Lamus. Tarse, grâce à sa disposition sur le Cydnus et au milieu de la plaine, était tout indiquée pour être la capitale de cette province heureuse.

La situation privilégiée de la Cilicie de plaine apparaît, après ce rapide aperçu. Entourée de tous côtés de frontières naturelles, elle pouvait jouir en sécurité des richesses de son sol.

Sur toute la longueur de la chaîne du Taurus, il n'y a qu'un seul passage, Guleck-Boghâz, qu'on appelait Pyles, ou Portes Ciliciennes. C'est une longue fissure de la montagne qui forme une gorge si étroite qu'aux temps

de guerres on la fermait avec des portes (1). Le défilé escalade la crête et va déboucher à 4.000 pieds d'altitude sur la plaine de Lycaonie, en face de Konieh (Iconium). Du côté de l'Est, les monts Amanus ne laissent que trois passages entre la Cilicie et la Syrie : les Portes Amanides au nord d'Alexandrette, les Portes Syriennes au sud de Beilan, et le Démir-Kapou entre les rochers et la mer.



Vue de Tarse

Ces défilés pouvaient être aisément défendus et transformés en citadelles. En fait la région de Tarse fut de bonne heure protégée par un vaste système de défenses qui gardaient tous les passages à travers les gorges ou sur le parcours des rivières. La citadelle de Sélefké à l'Ouest, sur le Calycadnus, barrait la route aux armées venant d'Iconium. Les Portes Ciliciennes étaient défendues par Cylistra au Nord-Ouest sur le revers du Taurus, par Podandus à l'entrée du défilé, et plus bas, au pied du versant méridional, par Lampron, une des clefs de la Cilicie. Un autre réseau de forteresses, protégeant le côté Est, s'échelonnait sur les pentes de cha-

(1) Ibrahim-Pacha, en 1830, dut élargir les Portes Ciliciennes pour faire passer son artillerie.

que côté de la vallée du Pyramus : Geben, au Nord à droite, et, en descendant le cours du fleuve, Sis, sur l'un des premiers contreforts du Taurus, puis Anazarbe et Mopsueste. Quant aux défilés de l'Amanus, ils étaient défendus par une vingtaine de forteresses (1).

Avec de telles protections, Tarse pouvait se croire à l'abri de toutes les invasions, et l'on conçoit qu'elle ait pu se montrer hautaine vis à vis des ennemis puissants qui la menaçaient.



Cascade de Tarse

Mais quand les guerres avaient cessé, Tarse ouvrait ses portes, et les défilés devenaient des voies de communication importantes. Les Portes Ciliciennes furent de tout temps l'aboutissant de la grande route commerciale qui traverse l'Asie Mineure, et rattache la Cilicie à l'immense contrée du Nord jusqu'à Smyrne et par elle à l'Europe (2). Par les Portes Syriennes la Cilicie se trou-

(1) Tournebize, *Hist. Politique et Religieuse de l'Arménie*, t. 1, p. 197.

(2) Déjà au temps des Perses c'était la route royale, décrite par Hérodote, pour le service du Grand Roi. Elle partait de Ephèse, passait les Portes Ciliciennes, et continuait sur Tarse, Alexandrette, Alep, jusqu'à Suze.

vait en relation avec la Syrie, l'Arménie, la Perse, l'Arabie et tout l'Orient. La mer, sur toute la longueur de la côte cilicienne, offrait aussi un débouché pour les transactions avec les Echelles du Levant et tous les pays méditerranéens. Alexandrette avec sa baie profonde, Pompéiopolis à l'autre extrémité, étaient des ports très fréquentés. Les chroniques anciennes mentionnent l'influence extraordinaire des commerçants vénitiens, catalans, provençaux, pisans, siciliens, qui abordaient sur le rivage de Cilicie. Tarse même pouvait être considérée comme port de mer. Les alluvions du Cydnus l'éloignent de plus en plus de la côte, mais autrefois elle n'était qu'à deux kilomètres de la mer, et le Cydnus, qui était navigable jusqu'au dessus de Tarse, pouvait permettre aux embarcations de petit tonnage d'arriver jusqu'aux murs de la ville (1).

Telle était la situation topographique de Tarse de Cilicie. Elle était un centre de la plus haute importance, et formait comme le point de contact entre l'Europe et l'Asie.

On ne s'étonnera pas que cette terre fût de tout temps l'objet de la convoitise des conquérants. Assyriens, Perses, Grecs, Romains, en firent tour à tour leur possession.

TARSE DANS L'ANTIQUITE

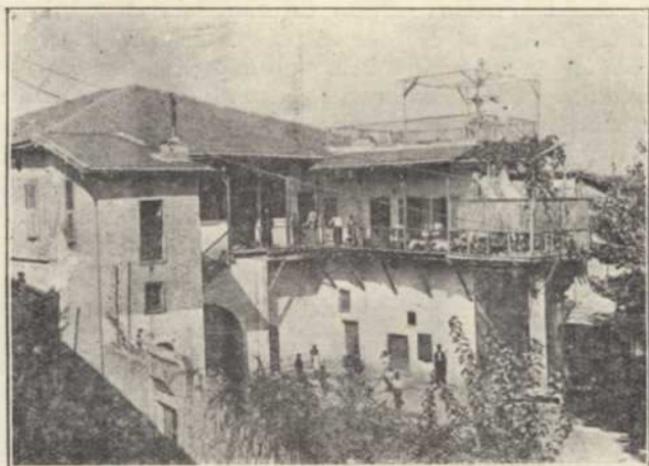
Tarse existait déjà au IX^e siècle avant l'ère chrétienne. Ce sont les monuments assyriens qui en font mention pour la première fois. L'obélisque noir de Nimroud, où Salmanazar raconte ses victoires, relate, dans la vingt-sixième campagne de ce roi, la prise de Tarse et le tribut d'argent et d'or qui fut imposé aux habitants (831 avant J.-C.).

Sous le règne de Sennachérib (2), la Cilicie se révolta et dut subir une répression terrible. La population fut transportée en exil à Babylone (701).

(1) Ainsi la reine Cléopâtre pénétra-t-elle dans Tarse en remontant le Cydnus sur une galère magnifiquement ornée.

(2) D'après Alexandre Polykistor, cité par Eusèbe, Sennachérib serait le fondateur de Tarse.

Dans la Bible, au livre de Judith (1), il est question de Tarse et de la Cilicie. Après sa victoire sur Arphaxad, Nabuchodonosor Assurbanipal, roi des Assyriens (667-626), envoya un message à plusieurs princes d'Orient pour les inviter à reconnaître sa souveraineté. Mais les habitants de la Cilicie, bien loin d'accepter la domination de l'impérieux monarque, chassèrent honteusement les délégués qu'il leur envoyait et refusèrent toute obéissance. Dans le but de les soumettre et de les



Tarse. La Résidence

châtier, le roi leva une armée considérable, qu'il mit sous les ordres de son général Holopherne, le même qui devait bientôt périr de la main de Judith.

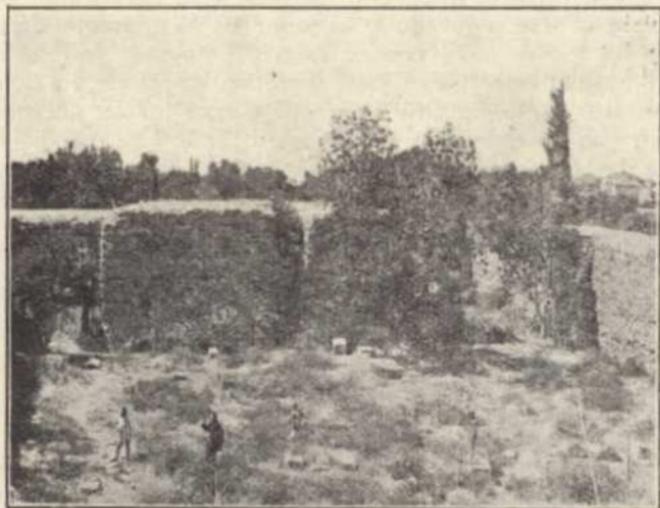
Au VI^e siècle Tarse passe sous le pouvoir des Perses.

Les satrapes qui vinrent gouverner la Cilicie la firent entrer dans une ère de prospérité. Des monnaies furent frappées à cette époque portant le nom de Tarse. Le pays fut alors envahi par une foule de trafiquants grecs qu'attirait l'importance de son commerce. Vers l'an 400, au temps où Cyrus le Jeune en était gouverneur, Tarse devint, au témoignage de Xénophon, une grande ville opulente.

(1) *Judith*, I, 7 ; II, 12-15.

Alexandre-le-Grand passa les Portes Ciliciennes avec son armée, s'arrêta à Tarse où il faillit mourir pour s'être imprudemment baigné dans les eaux froides du Cydnus. C'est là qu'il marcha contre Darius III Codoman et remporta sur lui, près de Tarse, la décisive bataille d'Ixsus (Païas), qui le rendait maître de toute la région.

Sous l'ère des Séleucides et des Ptolomées, Tarse changea continuellement de domination. Ce n'est qu'avec Antiochus IV Epiphane (176-164), qu'elle devient définitivement possession des rois de Syrie. Tarse,



Tombeau de Sardanapale à Tarse

depuis ce jour, de ville orientale qu'elle était, fut considérée comme une cité hellénique. La possession de la Cilicie était de la plus haute importance pour les Séleucides, car elle assurait les communications entre la Syrie et l'Asie Mineure. La Cilicie conquise demeura toujours plus ou moins indépendante, profitant des querelles intestines qui divisaient la famille des Séleucides.

Plus que jamais ses habitants devinrent une race de pirates. Ils furent la terreur des côtes et se livrèrent au commerce des esclaves (1).

(1) Leurs vaisseaux, dit Plutarque, resplendissaient de magnificence : ces corsaires faisaient en quelque sorte trophée de leur brigandage... Ils possédaient plus de mille navires et s'étaient emparés de quatre cents villes.

Pour purger la mer de ces brigands et en même temps pour les punir des secours qu'ils avaient fournis au roi des Parthes, Mithridate, les armées romaines, sous la conduite de Marc-Antoine, puis de Sylla, attaquèrent la Cilicie. Elle fut conquise définitivement par Pompée, et érigée en province romaine, avec Tarse pour capitale, en l'an 64 avant Jésus-Christ. Cicéron en fut nommé procureur en 51. Cette province dépendait probablement du légat impérial de Syrie, au même titre que la Judée qui avait aussi son procureur. On voit, en effet, ce légat intervenir souvent avec ses troupes en Cilicie. Tarse n'eut qu'à se louer de la manière dont elle fut traitée par Rome. Elle prit le nom de Juliopolis en l'honneur de Jules César. Antoine, lui-même, lui conféra les droits de cité libre ; il y fixa même quelque temps sa résidence, et c'est là qu'il reçut, l'an 34, la visite de la reine Cléopâtre. Auguste, après avoir vaincu Antoine, augmenta les privilèges de Tarse, et la Cilicie fut unie à la Syrie pour former une vaste province.

TARSE AU TEMPS DE SAINT PAUL

C'est sous la domination romaine, vers le commencement de l'ère chrétienne, que naquit à Tarse celui qui devait en être la gloire la plus pure : l'apôtre Saint Paul. Des familles juives, près de deux siècles auparavant, avaient été appelées pour coloniser le pays conquis par les Séleucides. Elles s'étaient fixées sur cette terre riche et avaient pris de l'extension. C'est à l'une de ces familles que nous devons la naissance du grand Apôtre.

Tarse atteignait à cette époque l'apogée de sa prospérité. La main puissante de Rome avait fait cesser les troubles qui depuis longtemps désolaient la Cilicie. Cette province put, dès lors, jouir en paix de la fertilité de son sol et des avantages d'une situation unique. En même temps que son commerce se développait, Tarse vit s'ouvrir des écoles florissantes. Il se leva une pléiade de philosophes, de rhéteurs et de savants dont la réputation alla jusqu'à Rome. Athénodore y fut appe-

lé pour être le précepteur d'Auguste, et plus tard, de l'empereur Claude. L'éducation du neveu d'Auguste, Marcellus, fut confiée à Nestor l'académicien. Un autre maître de Tarse, Nestor le Stoicien, fut chargé d'instruire Tibère. L'école de Tarse acquit une telle célébrité, que les étudiants accouraient en foule. Avec Athènes et Alexandrie, elle était alors un des centres intellectuels les plus en renom. Au dire même de Strabon, Tarse l'emportait sur ses deux rivales.

Saint Paul demeura peu dans sa ville natale. Destiné par ses parents à devenir rabbin, il devait suivre les cours des maîtres en Israël. A peine âgé de 12 ans, il fut envoyé à Jérusalem où se trouvait établie sa sœur aînée. Gamaliel enseignait alors avec éclat dans la capitale du monde juif. C'est au pied de sa chaire que Paul vint apprendre la science de la Loi.



Tarse. Tisserands

Il ne revit Tarse que longtemps plus tard, après sa conversion. Il y resta alors quelques années (39-44) vivant dans l'obscurité et se préparant à son rôle de prédicateur de l'Évangile (1). On peut se le représenter vivant du travail de ses mains dans l'échoppe de

(1) Fouard, Saint Pierre.

quelque tisserand, comme il en existe encore aujourd'hui, s'appliquant à tresser les poils de chèvres et confectionnant des couvertures pour les tentes.

Entre temps il se mêlait aux philosophes autour des galeries de l'école ou sous les portiques du gymnase qui se trouvait sur les bords du Cydnus. Plus tard, quand il mettra en garde ses fidèles contre les fausses théories des philosophes dont la sagesse est folle aux yeux de Dieu, ce sera pour avoir connu par lui-même l'erreur et la vanité de ces doctrines. Les jeux du cirque, les combats des athlètes, qui semblent l'avoir vivement intéressé, lui serviront de comparaison, en maintes circonstances, pour engager les chrétiens à faire aussi du sport et de l'entraînement dans l'ordre spirituel afin de gagner la couronne du ciel qu'on n'obtient qu'au prix de l'effort.

Il n'est pas douteux que le futur Apôtre des Gentils n'ait commencé déjà, dans une sphère plus restreinte, à prêcher la bonne nouvelle. Le zèle qui dévorait son âme et qui, dès les premiers jours de sa conversion, l'avait poussé à parler à Damas d'abord, puis à Jérusalem, ainsi qu'en témoignent les Actes des Apôtres (1), ne le laissait pas vivre indifférent au milieu de ses concitoyens plongés dans l'erreur. Au fait, quand, dix ans plus tard, Saint Paul passera par la Cilicie, au début de sa seconde mission, il trouvera des communautés chrétiennes florissantes et n'aura qu'à les confirmer, selon le mot des Actes (2), dans leur ferveur première. C'est lui sans doute qui avait fait naître ce mouvement de piété en y établissant le christianisme.

Ainsi Tarse aura eu le double honneur d'avoir été la patrie de Saint Paul et d'avoir reçu de lui, pour la première fois, la bonne nouvelle évangélique. Il ne devait revoir son pays natal qu'une fois encore, en commençant sa troisième mission. Il visita alors les Eglises de Tarse et de Cilicie et partit pour ne plus revenir (55).

Le bon grain jeté dans cette terre féconde par la main du grand Apôtre, fructifiera merveilleusement pendant les premiers siècles du Christianisme.

(1) Actes, IX, 22, 23, 29.

(2) Actes, XV, 41.

TARSE SOUS LA PERSECUTION

La chrétienté de Tarse joua un noble rôle dans l'Eglise au temps des persécutions. C'est alors qu'elle entra vraiment dans la période la plus glorieuse de son histoire.

La ville n'avait cessé de prendre de l'importance. De bonne heure la communauté chrétienne eut à sa tête un évêque. Le Ménologe basilien (1) rapporte que l'un de ses premiers pasteurs fut ce même Jason qui avait offert une courageuse hospitalité à Saint Paul venant prêcher à Thessalonique et se voyant persécuté par les Juifs (2).

Quand l'heure des persécutions sonna dans le monde romain, Tarse ne fut pas épargnée. Son titre de métropole de la Cilicie la mettait en évidence, et les édits persécuteurs ne pouvaient pas y rester lettre morte. Si les persécutions générales eurent toutes plus ou moins leur contre-coup sanglant dans Tarse — comme celle de Valérien qui couronna Saint Athanase, l'évêque de la ville, et Sainte Anthusa, une femme de la haute noblesse, ainsi que deux de ses serviteurs ; comme celle aussi de Julien l'Apostat qui immola, entre autres victimes, la vierge Sainte Eustochie — ce fut surtout la persécution de Dioclétien qui inonda véritablement Tarse et la Cilicie du sang de ses martyrs.

Galère, qui avait été associé à l'empire avec le titre de César, exerça sur Dioclétien, son protecteur, une influence néfaste. Quatre édits de persécution parurent en 303 et en 304. C'est à cette date qu'il faut placer le martyre des Saints Taracus, Probus et Andronicus, qui, après de longs combats, cueillirent glorieusement la palme dans la ville de Tarse. C'est au même temps que l'empereur Dioclétien, se trouvant de passage dans la capitale de la Cilicie, sévit contre le Saint Evêque Clino et une foule de chrétiens qui venaient d'être baptisés, parmi lesquels Sainte Pélagie, une vierge de Tarse.

Quand, après l'abdication de Dioclétien et de Maximien Hercule, la partie orientale de l'empire en Asie

(1) Bollandistes, *Acta sanct.* 25 juin. Tome 27.

(2) *Actes*, XVII, 5-9.

et en Europe passa aux mains de Galère, devenu Auguste, et du César Maximin Daïa, gouverneur de l'Égypte, de la Syrie et de la Cilicie, l'Orient entier fut alors en proie à la persécution la plus furieuse. En 306 un édit fut publié « commandant aux gouverneurs de contraindre les habitants de leurs villes à sacrifier publiquement aux dieux. Des hérauts parcoururent les rues et convoquèrent les chefs de famille dans les temples. Les tribuns des soldats firent d'après des registres l'appel nominal. Tout était bouleversé par un orage inexplicable. » (1) Cette nouvelle déclaration de guerre eut Maximin pour auteur et l'on devine que la persécution sévit particulièrement rigoureuse dans les provinces du César, en Cilicie par conséquent. Sa violence fut extrême : il y eut des raffinements de cruauté inouïs jusque là.

La plupart des saints de Tarse mentionnés dans le martyrologe ont souffert en ce temps. Saint Clément, évêque d'Ancyre, trois de ses diacres et plusieurs autres chrétiens furent amenés à la métropole devant le tribunal où siégeait Maximin en personne. Ils subirent un long et cruel martyre, quatre ans durant. Saint Boniface, encore païen, ayant vu torturer vingt martyrs, se déclara chrétien et fut conduit au supplice. Une noble veuve, sainte Julitte, fut amenée devant le même tribunal. Elle tenait dans ses bras son fils en bas âge, saint Quiricus. On le lui arracha des mains et le bourreau lui brisa le crâne contre les degrés du tribunal avant de décapiter la mère. Il se faisait parfois de véritables hécatombes de chrétiens. Tarse vit en un seul jour immoler jusqu'à cent onze victimes. Un autre jour, il y en eut cent soixante-douze. Saint André, un tribun, se réfugia avec ses compagnons dans les défilés du Taurus où passe le Pyramus (2). Il est à croire que beaucoup de chrétiens durent fuir la persécution et se cacher dans des grottes ignorées.

En 308, Maximin Daïa publia un nouvel édit dans ses Etats, c'est-à-dire en Cilicie, ordonnant de contraindre

(1) Eusèbe, De mart. Pal., 4.

(2) Bollandistes, Acta Sanct. 19 aug ; tome 37. La grotte dite des « Sept frères dormants » qui est dissimulée au pied d'une colline, à trois heures de Tarse, n'aura-t-elle pas servi de retraite aux chrétiens persécutés ?..

par appel nominal les habitants à sacrifier, et, afin que nul n'échappe, d'arroser d'eau lustrale les denrées mises en vente et de forcer les baigneurs à brûler de l'encens aux pieds des dieux avant d'entrer dans les thermes. Les supplices se multiplièrent. Cependant, le trait caractéristique de cette phase de la persécution, ce fut la condamnation aux travaux forcés. De 308 à 310, les mines de la Cilicie virent arriver de longues chaînes de chrétiens, presque tous boiteux et aveugles. On les transférait d'une mine à une autre, et l'on décapitait les forçats trop infirmes pour être transportés.



Tarse. — Sanctuaire Musulman.

Quand Galère mourut en 311, ses possessions furent partagées entre Licinius et Maximin Daïa. Ce dernier, devenu maître de tout l'Orient, en profita pour redoubler les persécutions. Ce fut une période sanglante, mais ce devait être bientôt la fin.

Constantin, vainqueur de Maxence, à la bataille du Pont Milvius, entra dans Rome en 312 et se montra nettement favorable aux chrétiens. Devenu l'allié et l'ami de Licinius, il adressa une lettre menaçante au persécuteur Maximin. Celui-ci affecta de se soumettre et de ne plus violenter les chrétiens. Peu après, Constantin, d'accord avec Licinius, promulguait le célèbre édit

de Milan (313) qui accordait liberté entière à la religion catholique. On n'eut pas à chercher les moyens de contraindre Maximin Daïa à l'exécution de l'édit. Le tyran de l'Asie venait d'envahir les Etats de Licinius. Celui-ci accourut et défit Maximin qui s'enfuit à Tarse. Il le poursuivit, força les défilés du Taurus. En entrant dans la ville Licinius apprit que Maximin Daïa venait de s'empoisonner. Le vainqueur afficha aussitôt sur les murs de Tarse l'édit libérateur.

C'était l'ère de la paix qui s'ouvrait. Tarse, qui avait si vaillamment combattu, méritait bien la distinction flatteuse de voir attaché sur ses murs le fameux édit qui fixa l'un des plus grands événements de l'histoire dans le monde chrétien.

TARSE AU MOYEN-AGE

Après la chute de l'Empire romain, la Cilicie devint un champ de bataille où luttèrent tour à tour les Byzantins et les Califes ommiades. Ces derniers en firent enfin la conquête au VII^e siècle.

En 1079, tandis que succombait, sous les coups des Seljoukides, l'indépendance de l'Arménie et, avec elle, l'indépendance nationale, l'un de ses princes, Roupen, fuyant l'invasion, vint se réfugier, avec une partie de la population, dans les gorges du Taurus et de la Cilicie où le gouverneur bysantin de Tarse leur abandonna quelques forteresses. A cette date les Grecs étaient redevenus possesseurs de la Cilicie. L'empereur Nicéphore II Phocas (912-969) avait pris Tarse et reconquis toute la région sur les Musulmans.

Ennemis des Grecs, non moins que des Musulmans, ces réfugiés de Cilicie s'unirent par sympathie naturelle aux Croisés qui commençaient leurs expéditions. La première croisade, ayant à sa tête Godefroy de Bouillon, Baudouin et Tancrede, traversa l'Asie Mineure, passa les défilés du Taurus et fit flotter son drapeau sur les murs de Tarse. Les principales villes de Cilicie furent emportées sans effort. L'armée de Frédéric Barbe-rousse suivit, un siècle plus tard, le même itinéraire.



Prêtre Chaldéen entouré de Prêtres Nestoriens de Djebel-Al-Tour (Taurus)

C'est en venant aux bords du Calycadnus (1) que l'empereur allemand périt dans les eaux.

Au cours de cette nouvelle croisade, un des héritiers de Roupen, Léon II, fut proclamé roi de Cilicie. Cette province, qui prit le nom de Petite Arménie, forma un royaume vassal du Saint Siècle (2) et de l'Empire d'Allemagne (1198). Trois dynasties régnèrent successivement sur le pays : les Roupéniens, les Héthouïniens et les Lusignans, jusqu'en 1375, la Petite Arménie reçut une organisation analogue à celle des États fondés en Syrie par les Croisés. Les Assises d'Antioche y eurent force de loi. A cette époque le royaume prit un grand développement commercial.

Le règne de Léon II fut sans contredit le plus glorieux de ceux qui se succédèrent pendant ces trois dynasties. Le roi fut couronné par un légat du pape Célestin III, le cardinal Conrad de Vittelsbach. C'est à Tarse, dans l'église de Sainte-Sophie (3), qu'il reçut l'onction royale. Tous ses successeurs, du reste, furent sacrés dans la même basilique.

Léon II sut habilement contracter des alliances avec les principales cours chrétiennes pour les intéresser à la prospérité de sa famille et de son royaume. Il s'attacha aussi les hommes de mérite dont il savait discerner la valeur.

C'est sous son règne que l'illustre Nersès de Lampron gouverna l'Église de Tarse. Il fut le plus brillant champion de l'unité religieuse en Orient à la fin du XII^e siècle. Avec la royauté roupénienne s'était ouvert, pour l'Église arménienne, une ère nouvelle. Les institutions prirent un grand développement et les conciles se multiplièrent. L'un des plus importants se tint à Tarse en 1196 en présence d'évêques grecs et arméniens. C'est Nersès qui prononça le discours d'ouverture et fut vraiment l'âme de l'assemblée.

(1) Rivière de Cilicie, aujourd'hui Gueuk-Sou.

(2) A maintes reprises les papes envoyèrent des secours en argent et en armes aux rois de la Cilicie quand ils eurent à se défendre contre les Musulmans.

(3) Il existe à Tarse quelques mosquées qui furent des églises catholiques. Il est probable que Sainte-Sophie est l'une de ces mosquées.

Il invita les chrétiens à vivre dans l'unité avec la Chaire de Pierre.

Cette prospérité n'eut qu'un temps. Les sultans d'Icô-nium et d'Alep menaçaient incessamment la Petite Arménie, qui dut souvent recourir à l'appui des princes latins d'Antioche et des Lusignans de Chypre. Ils étaient, avec elle, les seuls survivants restés debout en face de l'Islam envahissant. D'autre part, ébranlé par les Mongols, ruiné par les désordres intérieurs, le petit royaume ne résista pas à l'invasion des mamelouks d'Égypte (1375). Son dernier souverain, Léon VI, mourut en France, pensionné par Charles VI (1393):

Tarse ne fit alors que décliner jusqu'au jour où les sultans d'Alep s'en emparèrent à leur tour, et y placèrent un gouverneur avec une garnison égyptienne. Après le règne de Ramasan-Orthlon, Tarse tomba définitivement au pouvoir des Turcs, qui en sont encore aujourd'hui les maîtres.

TARSE AVANT LES MASSACRES

Pour se rendre compte de l'œuvre néfaste accomplie pendant la domination turque, il faut jeter un coup d'œil sur l'état où se trouve aujourd'hui cette ville autrefois si célèbre et si prospère.

La barbarie a passé par là. De tant de monuments somptueux et de palais royaux, de tant de basiliques et de monastères de toutes ces écoles fameuses, de ces villes florissantes qui peuplaient la Cilicie, de ces forteresses qui en défendaient les abords, on ne retrouve qu'un vague souvenir et des ruines méprisées. On ne peut errer dans la ville sans fouler à chaque pas des tronçons de colonnes ou des fragments de sculptures antiques. Le Turc a tout laissé périr. Il a fait des ruines partout, et il n'a pas même maintenant le culte de ces ruines.

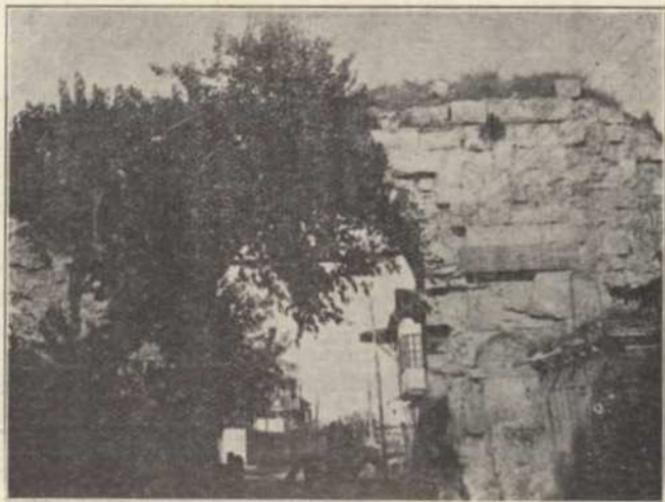
Mille objets qui pourraient former un riche musée traînent à l'abandon dans la poussière. Les chapiteaux finement ouvragés sont devenus des sièges publics ; à tous les carrefours on voit des architraves, des sarcophages qui servent de lavoir ou d'abreuvoir pour les bestiaux ; des frises, des pierres en marbre blanc sculp-

té sont utilisées dans les constructions nouvelles ; des fûts de colonnes sont transformés en rouleaux pour tasser le béton des terrasses. On a pu dire avec justesse que Tarse actuelle est un musée en plein vent.

Il faut s'arrêter à tout instant pour déchiffrer une inscription grecque ou romaine, admirer un bas-relief, reconnaître un fragment de statue...

Parmi les ruines plus importantes de Tarse, il faut mentionner la Porte de Saint Paul et le Tombeau de Sardanapale.

Aux deux extrémités de la ville se dressent deux portes monumentales. L'une est presque ensevelie sous les décombres, et de proportion moins considérable que l'autre, dite Porte de Saint Paul, qui mesure huit mètres de hauteur sur une largeur d'ouverture de dix mètres. Il est probable qu'elle existait au temps de l'Apôtre, et qu'elle le vit passer quand, quittant sa pa-



Tarse. Porte Saint-Paul

trie, il s'en alla jeter par le monde la nouvelle pensée religieuse qui travaillait son âme. La construction, faite avec des blocs énormes fortement cimentés, est caractéristique des travaux anciens. L'arceau solidement cintré n'a pas fait un mouvement. La porte était ornée de

sculptures que le temps a peu à peu effacées. On voit les trous où furent scellés les gonds des portes. Au sommet une niche, qu'on distingue encore, abritait la divinité tutélaire de la cité.

Du côté Est de la ville, on trouve un vaste monument qu'on désigne sous le nom de Tombeau de Sardanapale. C'est une grande bâtisse rectangulaire formée de très épaisses murailles. Elle compte 84 mètres de longueur sur 46 en largeur, les murs ont 7 mètres de hauteur et une épaisseur de 6 m. 60.

La construction n'est pas en pierres de taille, c'est une sorte de béton formé de petits cailloux concassés et liés avec un mortier très dur. Un revêtement de marbre de 0 m. 80 centimètres ornait les murailles sur toute l'étendue. Les murs restent debout mais le marbre a disparu ; on en trouve cependant quelques fragments gisant à terre. Est-ce un monument funéraire, élevé à la mémoire de quelque roi assyrien et sur lequel on aurait dressé une statue colossale de Sardanapale ?... Aristobule affirme qu'il y avait aux environs de Tarse une statue en marbre représentant le monarque légendaire faisant un claquement de doigts, et, sur le piédestal, ces paroles écrites en caractères assyriens : « Passant, mange, bois, jouis, le reste ne vaut pas ce claquement de doigts. »

On aimerait à placer parmi les souvenirs du passé le puits de Saint Paul, qui aurait été attenant à la maison de Saint Paul et dans lequel on aurait trouvé un fragment d'inscription grecque faisant mention de l'Apôtre. Le fragment a disparu, et l'on n'accorde aujourd'hui qu'une faible créance à cette opinion.

Si l'on pouvait faire des fouilles, il n'est pas douteux qu'on découvrirait des trésors dans Tarse. Toute l'ancienne civilisation est pour ainsi dire couchée à quelques pieds sous terre, et les premiers coups de pioche mettraient à jour une foule d'objets du plus haut intérêt pour les archéologues. Mais le Turc est là, il s'oppose avec une sotte obstination et demeure toujours l'obstacle du progrès.

Et s'il n'accumulait encore que des ruines matérielles ! Il marque, partout où il se trouve, un arrêt fatal dans la civilisation, dans la culture intellectuelle, dans le développement du commerce.

LE COMMERCE A TARSE

Le commerce qui avait été si prospère, et qui pourrait l'être toujours dans un pays si riche et si heureusement situé, ne s'est pas développé, depuis quelques siècles, dans une bien large mesure.

La plaine de Cilicie produit, outre les céréales, le coton et le sésame ; il y a dans les jardins autour de Tarse tous les arbres fruitiers et surtout des orangers. Sur les premières ramifications du Taurus la vigne se développe beaucoup et d'une façon presque exclusive. Pendant l'été les villégiateurs de Tarse vont « à la vigne » comme nous allons « à la campagne », « à la montagne » ou « à la plage ».

Ce sont les fellahs qui cultivent la terre : une race d'agriculteurs venus d'Égypte à la suite d'Ibrahim-Pacha, lors de son expédition victorieuse en Anatolie, vers 1830. Ils ont conservé le type physique des anciens Égyptiens. Leur religion assez vague diffère peu de l'islamisme. Vivant à l'écart de la ville dans de misérables maisonnettes en terre et en roseaux ressemblant aux paillotes des nègres de l'Océanie, sans aucun contact avec la population chrétienne ou musulmane, ils forment une caste à part, travailleuse, robuste, habituée à courber l'échine sous le joug, et cependant de mœurs simples et patriarcales.

Les machines perfectionnées pour le labour pénètrent peu à peu ; toutefois les vieux systèmes prévalent encore : moulin à eau, norias, etc...

Le transport des denrées et des productions se fait beaucoup encore au moyen des buffles et des chameaux. On voit parfois des files de cinquante à cent chameaux suivre les routes de la plaine. Les buffles sont une curiosité de la Cilicie. D'une taille énorme et d'une force extraordinaire, ils rendent d'inappréciables services. Il est amusant de voir avec quelle volupté ils aiment à se baigner dans les eaux du Cydnus, parfois même avec leur attelage.

Il y a 70 ans, Tarse était le grand centre commercial de la Cilicie. C'était dans ses murs que le commerce européen avait ses comptoirs, et les consulats, leur siège.

Gracieusement assise sur les rives du Cydnus, entourée d'une riche ceinture de jardins, elle avait les agréments de la beauté. L'excellence de son climat lui valait ceux de la salubrité. Elle n'avait pas de rivales : Mersine était à peine une bourgade au milieu de marais fiévreux ; Adana restait somnolente à cause de son éloignement.

Il s'y trouvait quelques catholiques, mais pas de prêtres. Ce fut en 1844, que la Mission des Capucins de Syrie y fonda une résidence. A la suite, les rites catholiques arméniens, maronites, grecs et syriens vinrent tour à tour s'y établir. Ce n'était pas seulement la population croissante de leurs fidèles qui les attirait, c'était aussi le souvenir du grand Apôtre des nations dont Tarse était la patrie. On s'y sentait dans un voisinage protecteur et aimé.

Mersine, cependant, débouché naturel de Tarse, ne tarda pas à prendre une véritable importance commerciale, en même temps qu'elle se sanifiait.

Sa grande prospérité lui est venue surtout depuis la construction de la ligne ferrée Mersine-Tarse-Adana, mais déjà, dès 1854, les nécessités de l'apostolat avaient amené la Mission des Capucins à y fonder une résidence, celle de Tarse étant insuffisante pour le service des deux villes.

Ce fut vers 1880 que la Mission des Jésuites d'Arménie vint s'établir à Adana qui prenait de l'extension.

Tarse, du fait de la fondation de Mersine, passa au second rang. Enfin, en 1899, la Mission fut à même de reprendre son œuvre en adjoignant aux missionnaires une communauté de religieuses : les Sœurs de la Sainte Famille.

Peu après, la Mission fit de Mersine et de Tarse deux résidences distinctes, et deux Pères, accompagnés d'un Frère, vinrent se fixer dans le petit couvent qu'on possédait à Tarse depuis plus d'un demi-siècle.

Alors on put entreprendre une œuvre sérieuse. L'on prit contact avec les infidèles et les schismatiques en commençant à leur faire du bien. Chez les Pères on ménagea un local pour l'école des garçons; les Sœurs établirent un petit dispensaire à côté de leurs salles de classe.

Bientôt le dispensaire fonctionna à merveille. Tous les matins, jusqu'à dix heures, une religieuse se faisait

la servante des pauvres souffrants. La besogne augmenta à mesure que les soins se multipliaient; mais en donnant du dévouement on eut la joie de recueillir des sympathies.

Un jour, les deux Pères du couvent vinrent au dispensaire à l'heure de la consultation. Aussitôt les femmes de rabaisser leur voile sur le visage. Toute musulmane doit paraître complètement voilée en présence des hommes. Les religieux, sans prendre garde à ce geste qui est le fait d'une coutume, montrèrent de l'intérêt pour les malades, donnèrent quelques petits conseils sur la manière d'employer les remèdes. Or voici que peu à peu ces femmes voilées demandèrent à leur tour des explications, puis multiplièrent les questions, enfin, tout à fait rassurées, semble-t-il, à l'endroit des Pères, elles vinrent à relever leur voile et à parler librement à visage découvert, comme avec des personnes en qui elles avaient entière confiance.

On trouve parfois de bien belles âmes dans des corps défigurés par la souffrance et la maladie, et c'est une consolation de soulager les membres souffrants de Jésus-Christ. Mais le plus grand bonheur pour nos religieuses fut d'avoir, en plus d'une occasion, ouvert les portes du paradis à de petits infidèles moribonds, en leur administrant, à la dérobee, le sacrement du baptême. Ces petits anges sont au ciel aujourd'hui et demeurent nos protecteurs.

Ainsi, en soignant les corps, on faisait du bien aux âmes. Les musulmans et schismatiques, qu'on entourait de soins, ne tardèrent pas à se rendre compte que les Sœurs et les «abounas» français étaient animés à l'égard de tout le monde des meilleures intentions. Une atmosphère de sympathie se forma autour d'eux, et même il y eut de temps en temps quelques conversions qui les consolèrent au milieu de leur labeur ingrat.

Les choses en étaient là quand survint le massacre des Arméniens en 1909.

Les Massacres

A l'époque des massacres, notre résidence comptait quatre Missionnaires, dont trois Pères et un Frère. Le Père Constant était le Supérieur. Les classes renfermaient 130 élèves.

L'établissement des Sœurs de la Sainte Famille, sous la direction de la Mère Julitte, comprenait six religieuses et 160 enfants.

La population de Tarse était de 30.000 habitants. Les Arméniens schismatiques y étaient au nombre de 4.000, les Grecs, au nombre de 1.000, les Catholiques, tous ensemble, au nombre de 400 ou de 500. Le reste de la population était musulman ou fellah.

*
* *

Comme pour la Turquie, en Cilicie surtout, les Arméniens de Tarse célébrèrent avec un enthousiasme bruyant et force embrassades la proclamation, en 1908, de la nouvelle Constitution Ottomane. Ils ne s'en tinrent pas là ; on aurait dit qu'ils avaient hâte d'abuser de la liberté qui leur était octroyée. Au milieu de révolérades sans fin, ils chantaient leurs gloires nationales et se grisaient d'avenir. C'était de l'enfantillage, surtout, c'était de l'imprudence. Le mouvement venait d'Adana, où la population arménienne était dense, 25.000 environ. On eut le tort d'y prendre son plaisir à jouer avec le feu.

Quoi qu'il en soit, ces démonstrations, plus ou moins tapageuses, restèrent toujours, à Tarse, platoniques et sans portée. On le vit bien à l'heure des massacres : pas un Arménien ne se défendit, pas un Musulman ne fut blessé, pas même l'ombre d'une organisation ne fut révélée.

CRAINTES ET ALARMES

Depuis quelques jours, des rumeurs imprécises mais alarmantes circulaient dans le public, les comités s'agitaient.



*Père Constant, Supérieur
de Tarse*

Revenant de Mersine, le Père Constant, Supérieur, est accosté par un Arménien dans le train. « Dans quelques jours, mon Père, lui dit-il, vous entendrez parler d'Adana, il s'y passera quelque chose d'effroyable. » Sans ajouter grande foi à ce qui lui était dit, le Père fut pourtant assez impressionné pour faire, dès son arrivée à Tarse, une bonne provision de « kaki », sorte de pain biscuit sec et dur.

Tout à coup, dans la soirée du mercredi, 14 avril, on apprend que les massacres viennent de commencer le matin à Adana. Le Père Supérieur et le Frère Grégoire se rendent aussitôt chez le Kaïmakan pour s'informer. « Ce sont de faux bruits, répond le gouverneur, il n'y a rien de sérieux, soyez sans crainte, je suis là pour maintenir l'ordre et vous protéger. »

A moitié rassurés, les Missionnaires s'en vont dans le quartier arménien, séparé du nôtre par le quartier turc, pour y faire le tour des maisons. Tout le monde est fermé chez soi. Au passage des Pères, ils apparaissent sur leurs balconnets de bois et les interrogent. Les Pères les engagent à venir à la résidence à la première alerte.

Le lendemain, jeudi 15, les alarmes se font plus vives. Deux de nos Missionnaires retournent le matin au quartier arménien et ils insistent pour les ramener à notre résidence Saint-Paul. Plusieurs se décident et les suivent, les femmes portant sur leur tête, renfermés dans un mouchoir, l'argent et les bijoux. Mais, sur leur passage, ils trouvent le Kaïmakan qui les interpelle : « Vous n'avez rien à craindre, leur dit-il à satiété. » C'était la tactique d'Antioche, ce fut celle de partout où les gouverneurs étaient de connivence avec les mas-

sacreurs. Ces pauvres gens eurent la simplicité de croire cet hypocrite sur parole, et chacun resta chez soi.

Un peu plus tard, dans la matinée, une bande de 300 musulmans se mit à parcourir les rues, en criant : « C'est fini à Adana, faisons de même à Tarse. »

Nos Missionnaires retournent au sérail. La réponse est invariablement la même : « Tranquillisez-vous et tranquillisez la population. Surtout ne recevez chez vous personne. » — « Excellence, lui répond le Père, nous recevrons tous ceux qui viendront. » Nous en avons déjà, d'ailleurs, 200 ou 300.

Le vendredi matin la situation empire, les Turcs ne se gênent pas pour invectiver les chrétiens.

Le Père Supérieur, craignant que les événements ne se précipitent, va chercher les religieuses de la Sainte Famille. La Supérieure, la Mère Julitte, était absente, en voyage à Adana, où elle avait été surprise par les événements. Les autres vinrent s'installer à notre résidence : elles devaient nous être du plus précieux secours.

Dans la matinée, le Kaïmakan, le Mufti, quelques notables musulmans vont faire une tournée dans le quartier arménien. Ils s'efforcent de rassurer ou plutôt de tromper la population.

A leur retour dans le quartier turc, ils changent de langage. « Les 15.000 Arméniens d'Adana, disent-ils, vont venir massacrer les musulmans de Tarse. Que les vrais fils du Prophète se lèvent. » En même temps, des émissaires sont envoyés dans tous les villages d'alentour pour propager les mêmes inepties mensongères.

MASSACRES ET INCENDIES

Le train du matin d'Adana venait d'arriver en gare, quand, tout-à-coup, les terrasses des maisons qui nous avoisinent se couvrent de gens affolés. « Les massacreurs ! les massacreurs ! » crie-t-on ; et l'on se précipite chez nous.

Que se passait-il ?

A la gare, dont nous sommes éloignés d'un quart d'heure, mais dont notre résidence est une des maisons les plus rapprochées, un piquet de soldats était en faction. Quelques Arméniens s'étaient rendus au train pour avoir des nouvelles d'Adana. Les soldats les laissèrent passer sur le quai de la gare. Des Afghans, sorte de fellahs du Taurus, se trouvaient là aussi. Voyant des Arméniens passer, ils s'en prirent aux soldats, leur reprochant de favoriser ces Arméniens. Ce n'était qu'une comédie entre eux, prétexte à bagarre. Aussitôt deux coups de feu partirent : deux Arméniens étaient étendus morts.

Les massacres étaient commencés. C'était le vendredi, 16 avril, vers les 10 heures du matin.



Tarsus. Marché aux Pastèques

Les Afghans, vraies brutes sauvages, se précipitent hors de la gare, et massacrent les quelques Arméniens qu'ils rencontrent sur leur chemin.

Comme des forcenés, ils se ruent à la poudrière, enfoncent la porte, s'emparent de fusils « Mauser » et de cartouches, et, leurs rangs grossis de bachibouzouks et autres, ils parcourent la ville.

Ils passent devant notre résidence.

« Les Arméniens sont dedans, crient-ils, nous les voyons, commençons par ici. »

Le Père Constant et le Frère Grégoire sont dans la rue, devant la porte, à quelques mètres seulement de la bande. Ils entendent dire : « C'est l'école française, laissons-les. » — « Non, réplique un autre, elle est pleine d'Arméniens, et ils ont apporté leur argent. Commençons par eux. » Comme ils font quelques pas, d'autres reprennent : « N'avancez pas. Ne voyez-vous pas que si les « abounas » sont là dehors, c'est à dessein. Il nous faudrait commencer par eux. Eh bien, allons au quartier arménien, et nous reviendrons. » Ils partent dans cette direction.

L'un de nos Missionnaires court au sérail. Les rues sont pleines de Turcs armés jusqu'aux dents, il a peine à se frayer un passage. On ne l'inquiète pas pourtant. — « Que veut dire votre langage. Excellence ? dit-il au gouverneur. Par deux fois vous nous avez affirmé qu'il n'y avait rien à craindre, que vous répondiez de l'ordre, et maintenant, l'on massacre les chrétiens. Vous êtes responsable, et craignez la vengeance de Dieu. » Le gouverneur balbutie : « Je n'y puis rien, je suis impuissant et débordé. » Le Missionnaire ramène avec lui deux soldats qu'il a pu obtenir du gouverneur.

Traversant les bazars turcs pour revenir, il y rencontre un cheïkh musulman, tenant d'une main le drapeau vert et de l'autre une hache : « Au nom et pour l'amour de Mahomet, tuez les chrétiens, crie-t-il. Sans cela, point de paradis pour vous. »

A cette vue, l'intrépide Missionnaire rebrousse chemin et retourne au sérail. Il se présente de nouveau au Kaïmakan. « Vous vous déclarez impuissant, lui dit-il, ne pouvez-vous donc faire arrêter le cheïkh qui crie par les bazars : Mort aux chrétiens ! » Le Kaïmakan donne alors un semblant de satisfaction et fait arrêter le cheïkh, provisoirement du moins.

*
* *

De tous côtés, c'est une fusillade ininterrompue ; il semblait que chaque coup faisait une victime.

Les chrétiens de tous rites, catholiques ou dissidents, nous arrivent. Les curés catholiques arméniens, grecs

et syriens sont chez nous. De pauvres mères traînaient leurs enfants par le bras pour aller plus vite. Un jeune homme apportait sur son dos sa mère malade. Le moindre retard eût pu coûter la vie.

Nos religieuses de la Sainte Famille se multiplient, oubliées d'elles-mêmes, pour ne songer qu'à ces malheureux.

Le Père Constant leur fait confectionner à la hâte un drapeau français : un tablier de travail forme la bande bleue. Le Frère Grégoire le hisse sur la terrasse de la maison.

Sa confection grossière le fait crépiter au vent, avec un bruit analogue à celui de ricochets de balles. Nos deux factionnaires s'imaginent que l'on tire sur la maison, et commencent à s'enfuir.

L'un des Missionnaires restait jour et nuit de garde à la porte, sachant bien que l'on ne pouvait compter sur ces protecteurs, si on ne les surveillait. Le Père Constant en saisit un par la poitrine. « Regarde donc, lui dit-il, regarde le drapeau ! Voilà de quoi te faire peur ! » Confus, ils reprennent leur poste. Nous tâchons de leur faire oublier la leçon donnée en les traitant de notre mieux pour la nourriture.

Le Consulat français de Mersine était représenté à Tarse par un Drogman, commerçant notable de la ville. Celui-ci, dès les rumeurs inquiétantes du premier jour, avait quitté Tarse et se trouvait à Mersine, où il resta jusqu'au renversement d'Abd-ul-Hamid. Il reparut à Tarse avec la tranquillité. Pendant les quinze jours des massacres et des troubles, nos deux établissements français, celui des Missionnaires et celui des religieuses, furent donc dépourvus de toute protection et laissés à eux seuls.

Cependant la fusillade se faisait plus nourrie, l'incendie commençait. Le Père Constant et le Frère Grégoire voulurent tenter une nouvelle démarche auprès du gouverneur pour lui demander un renfort de soldats.

A leur sortie, notre millier de réfugiés leur fait une ovation ; ils comprenaient qu'ils étaient à la merci d'une balle, et que c'était pour eux qu'ils s'exposaient.

Ils furent assez heureux pour échapper, et ramener avec eux une escouade d'une dizaine de soldats.

Le secours était providentiel. A leur arrivée, une bande de bachibouzouks est devant la résidence, criant : « Mettons le feu, là se trouvent les plus belles chrétiennes ! » La brute sentait se réveiller en elle ses grossiers instincts à l'odeur du sang.

Tout était plein, chambres, corridors, classes, chapelle.

Quelles scènes de douleur, écrivent les Missionnaires et les religieuses ! La mère était là avec un enfant, mais les autres, et le père... où étaient-ils ? Peut-être chez les protestants, peut-être aussi... ?

Quelques-uns étaient venus avec des revolvers ou avec de vieux fusils : ils songeaient à se défendre. Le Père Supérieur donne l'ordre le plus sévère de ne pas tirer, bientôt même il jugea plus prudent de retirer toutes les armes. C'était de la sagesse, car le premier coup de feu aurait été la perte de tous.

A la chapelle, la prière ne discontinuait pas et s'élevait ardente comme toujours, aux heures désespérées. Le très grand nombre de nos réfugiés étaient des schismatiques pourtant.

*
* *

Les Arméniens, à l'approche les massacreurs, s'enfuirent dans les jardins d'orangers, très nombreux autour de leur quartier, et habités la plupart par des Fellahs. Ceux-ci se montrèrent en général humains pour eux, mais ils les dépouillèrent de tout ce qu'ils portaient.

Une centaine pourtant furent surpris et massacrés. Il n'y eut que peu de blessés, car on ne faisait pas de quartier.

Un Arménien fuyait aussi portant ses deux enfants. Un Turc se trouve sur son passage : « Donnez-moi vos enfants, lui dit-il, je les garderai, et vous pourrez plus facilement vous échapper. » L'Arménien lui remet les deux enfants. Au même moment, le malheureux est massacré sous leurs yeux par ce même Turc.

Tout à proximité du quartier arménien, la mission américaine avait un vaste établissement. Ce fut là que naturellement le plus grand nombre trouva asile, A

cette heure, on ne choisissait pas, on se jetait dans le premier refuge venu.

Beaucoup aussi vinrent à notre résidence St-Paul, mais il leur fallait faire le tour de la ville, pour éviter le bazar turc.

Cette fuite générale sans résistance, dès l'apparition des bandes et, plus encore, l'appât d'un butin énorme, sur lequel se jetèrent à l'envi ces bandits pillards, qui en oublièrent leurs victimes, furent le salut de beaucoup.

*
* *

Le pillage terminé, ce fut le tour de l'incendie.

Il commença vers une heure de l'après-midi. On procéda méthodiquement en commençant par pétroler



Tarse. Femmes Fellahs. Préparation du Pain

les portes et à y mettre le feu. La besogne n'allait pas assez vite au gré des incendiaires. Ils imaginèrent alors de réquisitionner les pompes à incendie de la ville, et les emplirent de pétrole qu'ils lancèrent sur les flammes.

Ce fut le triomphe de l'instinct destructeur de la race. En quelques heures, la ville ne fut plus qu'un immense brasier. Nuage énorme, noir et rougeâtre, tourbillonnant à tous les vents, flammes jaillissantes en étincelles et en gerbes crépitantes, clameurs humaines entremêlées de détonations, murailles s'effondrant avec fracas, silhouettes de minarets se détachant en relief sur ce fond lugubre : c'était grandiose et horrible.

La flamme fit son œuvre toute la nuit ; au matin elle avait tout dévoré : 600 maisons n'étaient plus que des ruines fumantes, 4.000 Arméniens n'avaient plus d'habitation.

*
* *

Notre tour va-t-il venir, nous demandions-nous avec anxiété ? Quelle nuit pour nos réfugiés ! Tous se préparaient à la mort, catholiques et schismatiques assiégeaient les confessionnaux.

Lassitude ou crainte, on ne nous inquiéta pas.

Quelques jours plus tard, à la reprise des massacres et des incendies à Adana, le mardi soir 27, nous eûmes cependant une alerte assez vive. N'osant pénétrer dans cet établissement où des centaines d'Arméniens étaient abrités par le drapeau français, on imagina d'essayer de l'incendie. On commença par verser un tonneau de pétrole contre la façade. C'était soi-disant un fût éventré par accident. On recouvrit le liquide de paille, et, soi-disant encore pour empêcher la mauvaise odeur, on y mit le feu. La vue des flammes nous permit d'intervenir à temps.

On pouvait tout craindre à ce moment. Mais soudain l'accalmie se fit, à l'annonce du renversement de Abd-ul-Hamid, que nous apprîmes pendant la nuit.

Le commandant militaire, un Jeune Turc déclaré, vient le lendemain nous rassurer lui-même, à la tête d'une centaine de soldats. Il harangue nos réfugiés, et leur promet qu'ils ne seront plus inquiétés, qu'ils seront même indemnisés. Dire qu'il fut cru sur parole, serait excessif. On respira pourtant, ce n'était plus le cauchemar de la veille. Nos missionnaires n'ont eu qu'à se féliciter de son attitude énergique et loyale.

*
* *

Le nombre des victimes, dans tout le district de Tarse, fut de 553, une centaine dans la ville même, 350 dans les fermes avoisinantes, une centaine ailleurs, à Gozoulouq surtout. Les maladies et la misère ont plus que doublé ce chiffre depuis.

Dans ce nombre, il y eut un prêtre arménien schismatique, le Curé de Gozoulouq, et 50 femmes ou jeunes filles.

Il y eut aussi des raffinements de cruauté indicibles. Les uns furent liés ensemble et brûlés comme des fagots, ou encore jetés ainsi, en grappes humaines, dans le Cydnus. Les autres furent saignés. Ceux-ci eurent la tête broyée contre des pierres. Ceux-là, plus à plaindre, furent circoncis pour devenir musulmans, puis impitoyablement massacrés. D'autres, enfin, des femmes, furent éventrées, outragées ou mariées de force à des musulmans.

RUINES

Le samedi matin, le Père Constant et le Frère Grégoire visitèrent le quartier arménien incendié. Ils se firent escorter par l'un des soldats qui étaient chez nous. Défense autrement de franchir le cordon de sentinelles turques qui entouraient ces débris fumants.

« Impossible, écrit le Père Constant, de se reconnaître dans ce quartier si souvent traversé, maintenant encombré de pierres, de barreaux de fenêtres, de vêtements à moitié consumés, de poutres calcinées. La désolation la plus complète, la ruine la plus entière.

« Le presbytère et la petite école arménienne catholique sont devenus la proie des flammes, mais les murailles de la nouvelle église qui, d'ailleurs, attendait encore sa toiture, sont encore intactes. La sacristie, transformée en chapelle provisoire, a été aussi épargnée par l'incendie, mais les bandits ont enfoncé les portes et ont tout saccagé. Le tabernacle défoncé gisait à

terre, les fonts baptismaux étaient brisés et le bassin au milieu de la chapelle, les livres de prières dispersés çà et là. Les lampes du sanctuaire avaient été foulées aux pieds, il n'en restait que des fragments épars. »

A quelques pas de là se trouve l'église arménienne schismatique, la plus belle de toutes celles de Tarse. Les efforts des incendiaires furent inutiles contre cet édifice tout en pierres. Elle n'en fut pas moins livrée au pillage. Même spectacle, mais en plus grand, qu'à l'église catholique. Les lustres, les livres, les débris de vitres gisent à terre. Le trône de l'évêque a disparu, et à sa place, on ne voit plus qu'un monceau de cendres. Les grands tableaux lacérés par les sabres, ou déchirés à coups de pied, protestent contre les paroles de fraternité si souvent proférées entre chrétiens et musulmans.

Tout ce qui était dans ces églises ou dans les maisons particulières a été perdu, tout est devenu la proie des flammes ou est tombé aux mains des pillards.

La répression a été nulle à Tarse. Aucun des responsables n'a été inquiété. »

LES SECOURS

Dès le premier jour, la question de nourrir les réfugiés se posa. Pendant que le Père Fulgence et le Père François s'occupent de l'organisation à l'intérieur, et que les Religieuses se multiplient avec un dévouement et une activité infatigables, s'improvisant aux offices les plus inattendus, le Père Constant prend un sac et va au bazar. Arrivé au four, il demande au boulanger de remplir son sac. Ce que voyant, les Musulmans : « Si vous donnez un seul pain à l'abouna, disent-ils au boulanger, nous vous tuons. » Le Père, sans s'émouvoir davantage, s'assied sur une pierre, le sac sur les genoux, pendant que le pain est emporté. Il avait vu qu'une seconde fournée était en préparation, et il se disait qu'une fois servis et repus, ces féroces clients ne penseraient plus à lui et qu'ils oublieraient leurs menaces. Le sac fut prestement rempli et rapporté. Le Frère Grégoire finit

même par obtenir du sérail la promesse d'un envoi de pain.

Peu de temps après, en effet, un chariot arrive. Quel pain noir et gâté ! Nos réfugiés croient que les Turcs veulent les empoisonner. Le Père Supérieur renvoie le pain avec ce billet : « Si on ne peut fournir du pain mangeable, la France s'en chargera. » Deux heures après, du pain convenable était envoyé.

Ce n'est que pendant les tout premiers jours que nous avons eu à nourrir la grande multitude de nos réfugiés ! Quand l'accalmie se fit, ceux qui n'étaient pas Arméniens rentrèrent dans leurs maisons.

Quant aux Arméniens, sortir c'eût été s'exposer à être massacrés. D'ailleurs, où seraient-ils allés ? Ils n'avaient plus ni maison, ni mobilier, ni rien : tout avait été brûlé ou pillé.

Ils nous restèrent de 300 à 400, que pendant trois mois nous avons logés, vêtus, nourris, entretenus. Au fur et à mesure qu'ils quittaient la résidence, ils étaient installés dans des locaux loués et payés pour eux.

Le leur côté, les Sœurs de la Sainte-Famille allaient les visiter et les soigner.

Comme à Antioche, les œuvres de la charité catholique nous vinrent en aide.

Le consulat de France à Mersine envoya aussitôt quelques secours. Le commandant du « Victor-Hugo » vint lui-même faire une distribution directe à chacun de nos réfugiés, d'un medjidié environ, soit 4 fr. 25. Il fit aimer la France ce jour-là et pour le secours apporté, et pour la protection affirmée.

Quelques jours après les massacres, le Commandant de la Jarte, en compagnie de quelques-uns de ses officiers et d'officiers anglais, était venu, entre deux trains, d'Adana, faire à nos établissements et à nos réfugiés une visite.

Puis ce fut la visite du Commandant et d'officiers Anglais qui tinrent à donner le témoignage de leur sympathie et adresser leurs félicitations à nos Missionnaires et à nos religieuses.

Un mois plus tard, le 29 mai, ce fut le passage de M. Roqueferrier, consul de France à Alep. Sa visite passa presque ignorée par nos établissements et pour

nos réfugiés. Nous le savons, la faute n'en fut pas au courageux consul qui venait de montrer tant de dévouement, et qui, d'ailleurs, était déjà souffrant.

Il y avait pourtant là quatre missionnaires et sept religieuses qui avaient fait honneur à la France, leur patrie. Laissés à eux seuls à l'heure du danger, ils avaient, en pleines journées de massacres et d'incendie, arboré ses couleurs, et en son nom, accueilli et secouru des centaines et des centaines d'Arméniens.

Mgr Giannini, délégué apostolique de Syrie, vint, à son tour, apporter à ses missionnaires et à ses religieuses le réconfort de ses sympathies et de ses félicitations, et leur remettre un secours apprécié pour les survivants qu'ils abritaient.

Le gouvernement ottoman, après avoir, sur nos instantes réclamations, fait quelques distributions de pain, versa par tête et par jour, à chacun de nos réfugiés, une somme de quatre métalliques, soit 0 fr. 20 centimes. Que de démarches, que de requêtes il fallut renouveler pour arriver à percevoir ce secours irrégulier !

Il faut reconnaître qu'ensuite, il fit son possible pour relever la ville de ses ruines et la sortir de son marasme. C'est ainsi qu'il alloua à chaque famille une somme de 700 à 1.150 francs, suivant le nombre des personnes.

LES ECOLES FRANÇAISES DE TARSE

Le mode d'apostolat le plus fécond, dans nos pays d'Orient, c'est l'éducation de la jeunesse. En exerçant une influence sur l'enfant, on atteint souvent les parents, et l'on prépare aussi les générations de demain.

Notre œuvre principale à Tarse, c'était l'école.

Dès les premiers jours, nous avons pris à tâche d'attirer chez nous les enfants pour les instruire et les former. Une école française était bien faite ici pour gagner de nombreuses recrues. Le français était la langue officielle des administrations. Aucun employé n'était accepté s'il ne connaissait cette langue. On comprend dès lors que beaucoup entrevirent le moyen de se faire une

situation en fréquentant la nouvelle école dirigée par les religieux français.

Toutes les affaires en effet dans le pays se traitaient en français, et, chose piquante, jusque dans les établissements allemands, comme à la compagnie du chemin de fer bagdadien. La France régnait partout ici par sa langue. Il n'était pas un homme ayant quelque instruction, et par là possédant une certaine influence, qui ne parlât français. On peut dire que la prépondérance de la France en Syrie est née de l'extension de sa langue. Or ce sont nos écoles qui ont produit ce résultat. En travaillant pour Dieu et les âmes d'abord, le missionnaire travaille pour sa patrie, la France.

Sans doute, nos écoles de Tarse n'avaient pas encore l'importance que nous aurions voulu leur donner, mais enfin elles étaient les seules écoles où se trouvaient gardées les nobles traditions de la nation protectrice des chrétiens.

Nous avions à l'école des garçons 160 élèves, à qui nous enseignions, avec le français qui est la langue obligatoire, le turc, l'arabe, l'arménien. L'école des Sœurs comptait 200 élèves. Sept religieuses étaient chargées des cours. Les jeunes filles sortaient de l'école sachant parler le français et les langues du pays et possédant, en outre, des notions de couture et d'enseignement ménager. Hélas ! aujourd'hui tout est détruit.



Mersine

Les premiers troubles éclatèrent à Adana, le mercredi 14 avril, dans la journée. Le soir même ils avaient leur répercussion à Mersine, distante seulement de deux heures de chemin de fer.

Ce fut bientôt la panique dans toute la population chrétienne, environ 4.000 Grecs, 1.000 Arméniens, un millier de catholiques, une population de 15.000 Musulmans. On savait que les bandes de Circassiens et de Fellahs rôdaient autour de la ville, prêtes à marcher pour le meurtre et l'incendie, et ayant des intelligences au dedans.



Père Barnabé, Supérieur de Mersine

Nous avions à Mersine deux Missionnaires secondés par trois Frères Maristes, nos classes comptaient 120 enfants. Les Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition, au nombre de dix, y tenaient un établissement comptant 150 élèves.

Le Père Barnabé était Supérieur et curé de la paroisse.

Notre résidence fut bientôt envahie par plus d'un millier de réfugiés, s'entassant dans les chambres, dans les classes, dans les corridors, dans l'église.

L'attitude énergique du moutasserif (1) fut le salut de la ville. Il n'y a qu'une voix à Mersine pour lui rendre ce témoignage. Il fut déplacé presque aussitôt après.

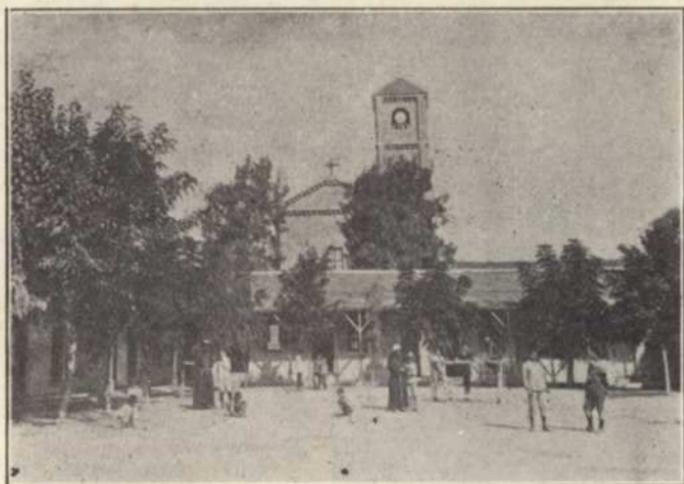
Était-ce pour le punir ?

(1) Grade de Gouverneur immédiatement inférieur au Vali.

Enfin, dans la nuit du 21, un aviso allemand arriva et signala sa présence par un coup de canon. Le jour même le « Victor-Hugo », cuirassé français, arrivait, puis des cuirassés anglais, autrichiens, allemands, russes, grecs et américains.

De ce moment, Mersine se regarda comme en sécurité, et nos réfugiés réintégrèrent leur domicile.

Ce n'était que pour faire place à d'autres. En effet, d'Adana, de Tarse, de l'intérieur, ils commencèrent à nous arriver par bandes. Ils avaient échappé, mais c'était la misère noire. Déprimés, en haillons, le visage blême, malades souvent, sans abri, sans pain, ces échappés de la mort venaient frapper à notre porte et deman-



Mersine. — Paroisse latine Saint-Antoine.

der un petit coin de natte et un morceau de pain. Cela ne se refuse pas, disons mieux, cela était offert.

Pour quelques-uns même, plus ou moins véritablement compromis dans la résistance opposée à Adana, aux massacreurs, c'était un lieu de refuge. Sortir, pour eux, c'eût été la prison, peut-être la potence. Ils étaient signalés, ils pouvaient s'attendre à tout.

Il y avait des blessés et des malades. Les Religieuses prodiguèrent leurs soins aux uns et aux autres. Elles

purent même organiser une salle d'hôpital, sommairement installée, mais qui leur permettait des soins plus appropriés à leur état. Nous voyons encore une pauvre enfant que sa mère, pendant les massacres d'Adana, avait dû baillonner pour l'empêcher de crier et de révéler leur cachette. Elle en mourut quelques jours après chez nous. Ce ne fut pas le seul décès.

Quelques-uns avaient peine à comprendre le séjour, trop prolongé à leur avis, que nous permettions à ces pauvres gens. Pourquoi ne pas les renvoyer ? Ils seraient bien obligés de se tirer d'affaire. L'Amiral lui-même, dans une visite, dit au Père Supérieur : « Que faites-vous de tous ces gens ici ? » — « Amiral, lui fut-il répondu, les renvoyer c'est en livrer quelques-uns à la vengeance des massacreurs et jeter les autres à la mission protestante. Ils n'ont plus rien. »

Pendant trois mois, nos locaux de Mersine ont été ainsi à la disposition de 300 réfugiés, que nous avons nourris, vêtus, et parfois sauvés.

Puis il fallut les rapatrier.

*
* *

Après ces massacres de 1909, la Cilicie retomba dans l'oubli. Depuis l'armistice de 1918, elle a été remise à l'ordre du jour des états-majors d'armées, des chancelleries et enfin des conférences internationales.

Comme en 1909, Mersine a vu défiler de longues théories d'émigrants et beaucoup se demandent encore pourquoi les chrétiens ont ainsi déserté leur pays pour s'expatrier ?

En voici la raison.

La situation politique de la Cilicie ne pouvait raisonnablement comporter qu'une solution : le mandat de la France sur la Cilicie. Il fallait rêver tout éveillé pour imaginer comme pouvant vivre coude à coude et en paix suffisante, Turcs et Arméniens. Rappeler le loup et l'agneau serait sans doute trop sévère pour les uns et trop flatteur pour les autres, mais encore, à s'en tenir aux seuls faits du passé et aux instincts du présent, la comparaison ne semble pas devoir manquer d'appli-

cation. Les Arméniens ont connu les massacres de 1895, de 1909, de la grande guerre, et pas un des survivants qui ne soit en deuil d'un ou de plusieurs des siens ; c'est de date trop fraîche pour être oublié.

Sous l'égide d'une grande puissance, sympathique au fond aux uns et aux autres, ils seraient restés, rassurés qu'ils auraient été sur leur sécurité. Mais, pour cela, il aurait fallu que la France pût ou voulût accepter ce mandat. Elle seule avait assez la confiance des uns et des autres pour que son autorité pût s'imposer à tous et fût acceptée de tous sans opposition.

Quoi qu'il en soit, la Cilicie, depuis l'évacuation française, est redevenue purement et simplement une province ottomane Kémaliste. Et ce qui devait fatalement arriver, arriva : les Arméniens en masse et en totalité, ne se jugeant plus en sécurité, émigrèrent en Syrie et ailleurs. Actuellement c'est le gouvernement d'Angora qui règne en maître. La France a bien négocié et obtenu de lui quelques garanties en faveur des chrétiens, mais l'expérience n'est-elle pas toujours à recommencer en politique, que les promesses n'engagent que dans la mesure où celui à qui elles ont été faites en exige l'accomplissement.

Ecoles :

Les écoles étaient, à Mersine, la grande œuvre des Missionnaires. Le Collège qui comptait 145 élèves et 8 classes à la rentrée de 1921, fut éprouvé par les événements d'après guerre. En 1924, il ne comptait plus que 105 élèves, répartis en sept classes.

Les Religieuses de Saint-Joseph de l'Apparition, qui ont sur le terrain de la Mission, des installations scolaires semblables, ont subi les mêmes vicissitudes et se trouvent, comme nous, dans une situation tout à fait précaire : nos œuvres sont à peu près anéanties.

Mais le Missionnaire, l'enfant de la Providence, est trop confiant en elle pour désespérer, ne pas savoir attendre et ne pas préparer obstinément l'heure opportune.

Mission de Mésopotamie

Les évènements de ces dix dernières années ayant anéanti cette mission, c'est une sorte d'article nécrologique qu'il faut lui consacrer.

POSITION GEOGRAPHIQUE

Le territoire de la mission comprend la Haute-Mésopotamie et l'Arménie et se trouve un peu plus au Nord et à l'Est que la Syrie, exactement entre le 36° et le 39° de longitude Est de Paris, entre le 37° et le 40° de latitude Nord.

POPULATION

Infidèles :

Musulmans et schismatiques forment la plus grande partie de la population.

Catholiques :

On comptait 1.866 catholiques il y a une vingtaine d'années. Qu'en reste-t-il aujourd'hui ?...

ORIGINE DE LA MISSION

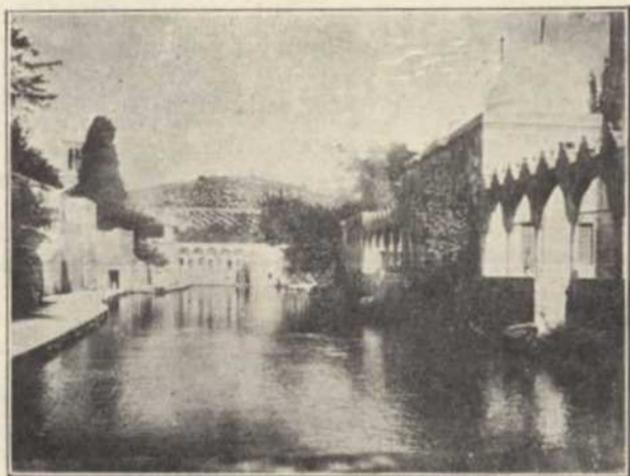
C'est encore sous la direction et sur les conseils du Père Joseph du Tremblay que les Capucins français au XVII^e siècle, pénétrèrent dans ces régions et travaillèrent à y propager le catholicisme; mais, au début du XIX^e siècle, des Capucins italiens leur succédèrent, que remplacèrent, vers 1850, des Capucins espagnols.

En 1893., la Congrégation de la Propagande, sur la demande du T. R. P. Giannantonio (Mgr Zuchetti, ancien archevêque de Smyrne) donna la Mission à la Province de Lyon. Nos Missionnaires y étaient à peine installés, lorsque les massacres d'Arménie, en 1895, mirent glorieusement à l'épreuve leur dévouement et leur héroïsme. Des félicitations et une médaille d'honneur

furent accordées par le Président de la République, Félix Faure, « à la Mission des Capucins de Diarbékir. »

Voici deux épisodes qui témoignent de la conduite héroïque de nos Missionnaires.

« En 1895 éclatèrent les massacres d'Arménie. Le mot d'ordre parti de Constantinople ordonnait de tuer tous les hommes et de convertir au mahométisme les femmes et les enfants. Nos Pères se trouvaient au centre d'une région peuplée d'Arméniens. Au péril de leur vie et de leurs œuvres, ils s'employèrent de toutes leurs forces à sauver ces malheureux. Ils ne purent partout



Lac Sacré d'Abraham à Orfa (Edesse) Mésopotamie.

empêcher les massacres ; mais, alors qu'à Constantinople, sous la protection de leurs stationnaires, la plupart des résidents n'osaient intervenir, ni même ouvrir leurs maisons pourtant inviolables, afin de sauver ceux qu'on assassinait par milliers, nos pauvres Missionnaires Capucins d'Arménie, perdus au milieu des Kurdes, prenaient la défense des victimes. Ils négociaient l'appui des chefs ou des gouverneurs plus humains, ils imploraient la clémence des plus cruels, ou essayaient de les retenir par des menaces, ils ouvraient leurs demeures toutes grandes pour recevoir ceux qu'on poursuivait ; et, quand on les sommait avec des menaces de

mort, de livrer leurs hôtes, ils répondaient : « Vous pouvez nous tuer, mais ces hôtes, vous ne les atteindrez qu'en passant par-dessus nos cadavres. »

Un tel courage ne fut pas perdu. A Diarbékîr nos Pères sauvèrent dans leurs résidences 5.000 hommes. A Karpût 2.000 leur dirent leur salut ; à Orpha, ils en protégèrent également un grand nombre. Dans leurs diverses maisons ils donnèrent asile à environ 10.000 Arméniens. Bien plus, ils réussirent à préserver de tout massacre la ville de Mardine.

C'est à Karpût que nos Pères firent entendre la fière réponse que nous avons rapportée plus haut. Le chef des soldats venus pour tuer et pour piller fut arrêté



Vue de Diarbékîr (Amida) Mésopotamie.

Installation des lits sur les terrasses pour les nuits d'été.

par tant d'héroïsme, il essaya par des instances et des démarches renouvelées de faire céder les Missionnaires ; il alla jusqu'à se déclarer impuissant à retenir ses bandes prêtes à l'assaut. Mais il ne put arracher aux Pères que la même réponse : « Nous mourrons les premiers, mais nous ne désertons pas le poste que Dieu nous a confié. »

Une telle générosité devait triompher même d'un Turc... « Du moment que vous avez le courage d'exposer votre vie pour sauver celle d'autrui, je prends sur

moi de vous faire protéger, vous et tous ceux qui sont dans votre demeure. »

Il tint parole. Il envoya des soldats pour repousser les Kurdes qui se préparaient à l'assaut. Ce brave chef s'appelait Sciahad-bey ; la France, pour le récompenser, lui donna la médaille du mérite ; les Religieux qui se conduisirent avec une vaillance si française sont le Père Ludovic d'Erre et le Frère Adrien d'Upie.

Mamuret-ul-Aziz ou Mézéré fut sauvé par son gouverneur Mustapha-Pacha, un ami des Pères. Tant que Jura le danger, cinq cents chrétiens se tinrent réfugiés à la Mission, et Mustapha les fit garder par des soldats.



Colonnes de l'ancienne Citadelle d'Orfa, élevée par le roi Abgar.

A la tête de la station de Mardine se trouvait le Père Daniel de Monopello, homme prudent et de grande autorité dans le pays. Il avait depuis longtemps lié amitié avec un chef de tribu estimé et redouté des Kurdes. Quand il eut appris la nouvelle des massacres qui se préparaient, il alla trouver son ami, fit appel à sa droiture et, flattant habilement sa vanité, il lui promit, s'il sauvait Mardine du pillage, qu'il lui obtiendrait une récompense de la France. Celui-ci donna sa parole que les Kurdes n'escaladeraient pas la montagne pour saccager la ville. De fait, quand les bandes de pillards se présentèrent, il s'avança au devant d'elles avec les plus

fidèles de ses partisans, et leur signifia qu'ils eussent à se retirer. Son intervention effraya les chefs ; ceux-ci donnèrent l'ordre de courir à d'autres butins. La ville fut sauvée et elle servit de refuge aux Arméniens des villages voisins.

La France, à la demande du Père Daniel, décerna une médaille d'or au Kurde sauveur de la ville ; en même temps le Président de la République accorda une médaille d'argent à la Mission des Capucins.

Voici la lettre qui accompagnait l'envoi de cette médaille.

« Le Président de la République Française, sur la proposition du Ministre des Affaires Etrangères, décrète : Une médaille d'honneur en argent est décernée à la Mission des Capucins, à Diarbékir, qui se sont signalés par leur belle conduite et leur courage au cours des événements qui ont eu lieu en Asie Mineure. »

Fait à Paris, le 25 Janvier 1896

Signé : Félix FAURE

Contresigné : BERTHELOT

Ces événements se passaient peu de temps après l'arrivée des Capucins français destinés à succéder aux Italiens. Un apostolat commencé sous de tels auspices devait être fructueux pour les intérêts de la France comme pour ceux de la religion. Le succès ne s'est pas fait attendre. Le consul de France à Sivas, M. Grenard, se plaisait à constater les fruits produits par la Mission. Au commencement d'octobre 1902, il écrivait au P. Raphaël cette lettre élogieuse :

« Je ne veux pas quitter Sivas sans vous remercier du concours précieux que je n'ai cessé de trouver auprès de vous dans l'accomplissement de ma mission, des efforts énergiques que vous avez faits pour développer l'école française et en élever le niveau. »

L'Ère des Martyrs n'est pas close

Au milieu des grands évènements qui ont bouleversé le monde depuis 1914, les massacres d'Arménie n'ont été, pour beaucoup, qu'un des faits divers de la grande guerre, et un épisode lointain de l'histoire qui s'écrivait sous nos yeux en pages de sang.

Et le martyre de l'Arménie est passé inaperçu.

On le comprend : l'attention était retenue à nos frontières où se résolvait pour nous une question de vie ou de mort.

*
* *

En lisant ce qui se passa d'horrible dans chacune de nos stations de Mésopotamie et d'Arménie, ce serait une erreur de croire — et, sur ce point, l'errement de quelques-uns a égaré l'opinion — que seule, la question de nationalité a été la raison de ces massacres, qui ont fait en Turquie des victimes que l'on compte maintenant par centaines de mille.

En Orient, il ne faut pas l'oublier, c'est la religion qui constitue la nationalité. Aussi le Turc qui tue un Arménien ou un Syrien sait qu'il tue un chrétien, et c'est un chrétien qu'il veut tuer.

Les auteurs et organisateurs des massacres, ministres et gouverneurs, prétendirent avoir des raisons politiques ; mais les exécuteurs, eux, soldats et kurdes, étrangers à la politique, ne virent qu'une chose : Massacrer des chrétiens et faire du même coup acte de patriotisme et œuvre de religion. (1)

(1) Témoin ce vali de Mamouret-ul-Aziz qui, le 5 juin 1915, après avoir aidé lui-même à donner la bastonnade à un Arménien, et s'y être fatigué, dit à d'autres : « Que celui qui aime sa religion et son peuple continue de frapper. » (Rapport du Consul américain de Mamouret-ul-Aziz, 11 juillet 1915. — Les Massacres Arméniens, p. 84. Payot. Paris.)

Cela est certain. Aux heures de fanatisme exaspéré, quand le cimenterre, déjà tant de fois rougi de sang chrétien, reprend la tuerie, il n'y a plus entre celui qui tue et celui qui est tué de conflit de nationalité, mais une seule question : la religion. Le bourreau le sait, et la victime ne l'ignore pas : l'un tue en haine de la foi, et l'autre meurt pour sa foi.

Et alors, s'il en est ainsi, — ceux qui connaissent l'âme turque savent qu'il n'en est pas autrement — la mort de ces victimes des derniers massacres a un sens



Puits de Rébecca à Harram (Charres) Mésopotamie.

Lieu biblique illustré par Abraham, Jacob, Eliezer, Rébecca, Rachel.

que n'ont pas toujours soupçonné ceux qui en ont lu le récit, et cette mort a un nom consacré par l'Eglise : c'est le martyr.

*
* *

Si mourir pour sa foi, c'est le martyr, ils sont martyrs — pour ne parler que des nôtres — beaucoup de ceux que nous avons eus dans nos écoles, préparés à la Première Communion et suivis, dans leur vie chrétienne, jusqu'au jour où l'expulsion brutale, au début de la guerre, est venue nous arracher de nos stations.

En évoquant, en particulier, le souvenir de ceux qui sont tombés aux abords de Mardine, dans une petite vallée sauvage que nous connaissons bien, et où les attendait un peloton de soldats turcs, et les bandes des Kurdes pillards, pour les exécuter par petits groupes, nous ne pouvons pas ne pas croire que c'est à genoux, dans l'attitude des confesseurs de la foi, qu'ils ont reçu la mort. Car, dans ces longs convois qui, dépeuplant la ville, entraînaient vers le lieu de l'exécution la population chrétienne, il y avait un évêque arménien catholique, à l'âme vaillante, avec ses prêtres et la foule des chrétiens ; parmi ces derniers, bon nombre de Tertiaires de nos Fraternités, qui comptaient une centaine d'hommes et plus de trois cents femmes ; puis,



Pont artistique sur le Tigre.

sans doute, et des femmes et des jeunes filles des ouvriers de nos Sœurs Franciscaines de Lons-le-Saunier ; tous les habitués, en un mot, de cette Table Sainte, où chaque année, nous donnions plus de 25.000 communions.

Tous ces détails, trop sommaires, nous les tenons d'un autre missionnaire de Mardine, le T. R. P. Daniel, vénérable vieillard de 80 ans, — dont 55 passés en mission — qui, après avoir subi lui-même la prison et assisté au complet pillage de son église et de sa rési-

dence, dut partir en exil à Koniah et y rester jusqu'au jour où l'armistice permit au Commissaire de France à Constantinople de l'envoyer à notre Procure de Lyon.

*
* *

Des autres Missionnaires demeurés là-bas, voici ce que nous savons.



Chrétiens de Diarbékir.

Les trois Missionnaires d'Orfa, P. Benoît, P. Bonaventure et Fr. Raphaël, pour avoir caché chez eux un prêtre arménien catholique, professeur à notre école, furent déferés à un conseil de guerre et condamnés à mort. Sur l'intervention personnelle du délégué apostolique de Constantinople près du Sultan, la peine de mort fut commuée en dix ans de travaux forcés ; et ils ne furent libérés qu'après trois années de bagne. Trois années de bagne en Turquie, n'est-ce pas l'équivalent du martyre ?

Les trois Missionnaires restés à Kharpout n'eurent pas moins à souffrir. Nous savons, par un ancien élève de notre collège de Mamouret-ul-Aziz, que plusieurs professeurs de ce même collège ont été brûlés vifs dans la maison où, avec d'autres chrétiens, ils étaient détenus ; et déjà le Ministère des Affaires Etrangères nous avait appris que parmi les victimes des massacres de Kharpout, avec l'évêque arménien catholique, ses prêtres et religieuses, se trouvaient aussi Mademoiselle Mar-



Derviche Sorcier

Innombrables, ceux des nôtres qui sont morts martyrs. Je le savais, par ces quelques mots glissés dans une carte postale, envoyée en Suisse en 1916 : « Dites au P. Ange que tout le troupeau qu'il avait dans la montagne a péri. » Et cela m'avait fait pressentir les douloureuses réalités. Depuis, la douloureuse vérité s'est révélée dans toute son horreur.

« Le nombre des Arméniens massacrés ou déportés dans les provinces de Trébizonde, Erzéroum, Sivas et Kharpout est estimé à 600.000, dans le rapport d'un

(1) Il n'est pas douteux que, sous la poussée du fanatisme, le Jeune-Turc d'aujourd'hui, comme le vieil Osmanli d'autrefois, le Coran d'une main et le cimetière de l'autre, en revient toujours, en face des chrétiens, à sa devise classique : « Crois ou meurs. »

Dans quelques relations, on parle de conversions forcées à l'Islam : il y en eut. Mais elles ne seront qu'en minorité, même parmi les schismatiques, comparées au grand nombre de victimes qui, pour avoir la vie sauve, n'avaient à dire qu'un mot d'apostasie. Ce mot, elles ne l'ont pas dit.

Ceux qui ont apostasié ont été épargnés. Or, ce qui prouve qu'il y en eut peu, c'est le nombre des victimes, qui se compte par centaines de mille.

guerite Gamot, de Lyon, qui, pendant plus de dix ans, fut, dans cette station, directrice de l'École Normale qui formait nos maîtresses à l'enseignement.

« Sanguis martyrum semen christianorum » : Le sang des martyrs est une semence de chrétiens. A s'en souvenir le Missionnaire, dans la douleur indicible qui l'étreint, trouve sa consolation et ses raisons d'espoir. Ne sont-ils pas martyrs, en effet, ceux qui sont morts pour la foi, et qui ont préféré la mort à l'apostasie ? (1)

missionnaire américain. » (V. page 85 du rapport secret du Docteur Johannès Depsins, président de la Deutsche Orient Mission, publié par René Pilon, professeur à l'Ecole des sciences politiques. Paris, Payot 1919.)

Les rares survivants sont ceux qui ont pu, à temps, se réfugier à Alep, Constantinople ou autres villes du littoral où la présence des Ambassades assurait une sécurité qui manqua de tout temps dans la Turquie intérieure.



Orfa. — Derviches tourneurs.

Sœur Agnès, Supérieure des Franciscaines d'Orfa, que la maladie sauva de l'expulsion subie par les autres Sœurs françaises, écrivait, parlant d'un jeune homme neveu d'un de nos Missionnaires : « Pauvre enfant ! il a vu égorger son père, sa mère a été massacrée, et sa sœur enlevée par les Kurdes. » Pour lui, sauvé par miracle, tout son désir est de servir Dieu sous la bure austère de Saint François.

État Actuel

Les stations que desservait la Province de Lyon étaient Diarbekir et Mardine, en Mésopotamie; Khar-pout, Mamouret-ul-Aziz et Malatia, en Arménie.



*Orfa. — Tour de la grande Mosquée
Ancien clocher
de l'église des Quarante Martyrs*

De tant d'efforts et de sacrifices accomplis, de tant d'édifices bâtis et de tant d'œuvres créées, il ne reste plus rien ; en y songeant, les larmes nous montent aux yeux. Les églises, les maisons, les écoles sont en ruines et par endroits, c'est à peine si on en retrouve la trace.

En 1919, nos Missionnaires retournaient dans ces stations qui leur étaient plus chères que jamais. Leur premier apostolat fut d'ouvrir des orphelinats pour les nombreux enfants abandonnés et dont les parents étaient morts martyrs. Tout reprenait vie, lorsque la

guerre se déchaina encore sur ce malheureux pays. On doit faire le silence sur ces douloureux événements. Nos Missionnaires furent emmenés en captivité à Sivas, où ils restèrent de longs mois. Libérés, ils s'empressèrent de reprendre du service dans la Mission de Syrie.

Hélas ! de tous ceux qui travaillaient à la Mission de Mésopotamie, avant le désastre, plusieurs sont allés recevoir de Dieu la récompense de leur héroïque apostolat.

Aides.

Les religieuses franciscaines de Lons-le-Saunier, dès 1882, s'établirent à Diarbekir, Mardine et Orfa.

Elles ont partagé les labeurs et les douleurs des Missionnaires. Déportées, elles sont, elles aussi, actuellement en Syrie, à Beyrouth, à Baabdath, à Jall-ed-Dib.



Mahhaja, sorte de corbeilles placées à dos de mulet pour les voyages en Mésopotamie

Espérances et difficultés.

Que de ruines, et que de sang versé! Plus un seul prêtre sur ces territoires ; plus aucun chrétien.

Est-ce que ce champ de mort revivra ?

Oui, si la Providence toute bonne et toute puissante, change, là-bas, la face du monde.

La Mission de Syrie après Guerre

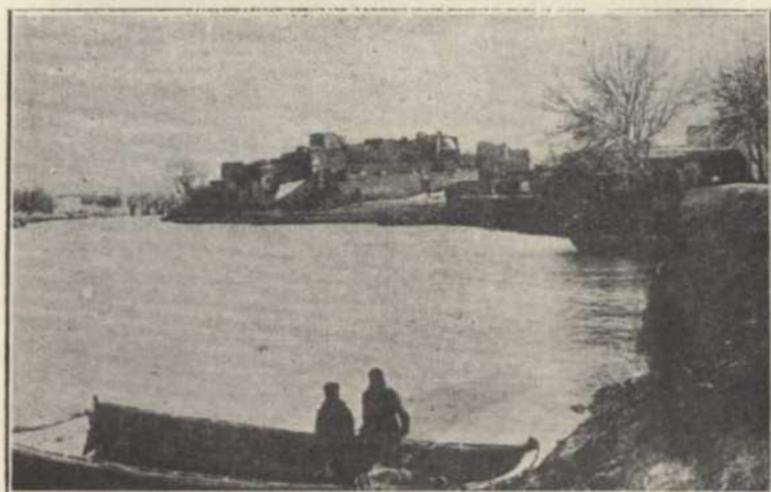
Missionnaires.

Le dernier recensement porte les chiffres de 24 Pères et 18 Frères, dont 3 indigènes.

Ils sont aidés dans leur ministère par les auxiliaires dont nous dirons quelques mots plus loin.

Ecoles.

29 reçoivent un nombre total de 1699 élèves. Le Collège d'Antioche, à lui seul, a 176 élèves en 1931.



Deir-el-Zor (Syrie)

Stations.

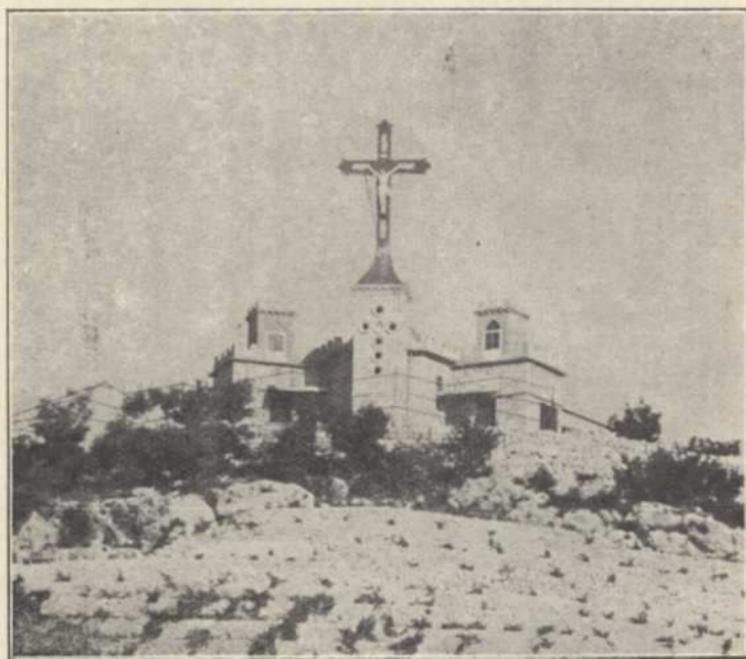
Beyrouth, Aley, Antioche, Baabdath, Deir-el-Zor, Ghazir, Hassetché, Khoderbek, Mersine, Tarse, Yugunuluk.

Eglises.

Dans chaque station, une église ou une chapelle s'ouvre aux fidèles catholiques. Les Missionnaires de Tarse avaient rêvé, avant la guerre, d'une basilique en l'honneur du plus illustre citoyen de cette ville, le grand apôtre Saint Paul. Quand pourra se réaliser ce beau rêve ?

Œuvres.

Les édifices matériels ne sont pas, du reste, l'unique préoccupation des Missionnaires. Il y a longtemps que,



Jall-ed-Dib

ici et là, se sont fondées des œuvres de charité et d'apostolat où l'on distribue avec générosité tous les secours dont on dispose.

Voici d'abord 9 orphelinats avec 330 orphelins, entretenus surtout par des subventions gouvernementales.

Ajoutez-y un asile pour les prêtres âgés, 2 dispensaires, avec 9.000 visites sanitaires, 2 cercles pour la jeunesse catholique, 1 imprimerie pour la langue française et la langue arabe, des ateliers de tissage, de cordonnerie, de menuiserie, de tapis, de broderie.

Enfin, nos Pères ont fondé 81 fraternités du Tiers-Ordre de St François, qui groupent 5.548 tertiaires.

Non, ce n'est pas là un royaume de fainéants et d'endormis. Il restait en pleine vérité, ce député de Paris, pasteur protestant, M. Soulié, qui, revenant de l'Orient, déclarait :

« Ce sont tous ces Ordres religieux qui, malgré l'indigence de leurs subventions et les difficultés toujours croissantes de recrutement, maintiennent le prestige de la France et le rayonnement de la culture française... Ecoutez cet admirable fait. Quand les Européens sont arrivés, après l'armistice, ils se sont trouvés en présence d'une famine sans nom qui avait causé la mort de plus de 25.000 indigènes. Aujourd'hui encore, dans les montagnes de la Syrie, on voit des masures abandonnées dont les habitants sont morts de faim, laissant des orphelins nombreux. Il y avait là un Père Rémy (Capucin, Curé de l'église cathédrale de Beyrouth) qui semblait jusqu'alors être un mystique occupé de ses prières et de ses austérités. La famine vient ; il se révèle homme d'action, d'initiative. Il recueille tous les orphelins possible ; il les soigne, il les instruit, il leur met du travail dans les mains et le voilà, ce mystique, qui, pour des enfants, ressuscite les métiers, les tissages, la fabrication des tapis. A l'Exposition de Beyrouth, dont je viens, leurs travaux ont émerveillé. » (Déclaration à un rédacteur du Figaro.)

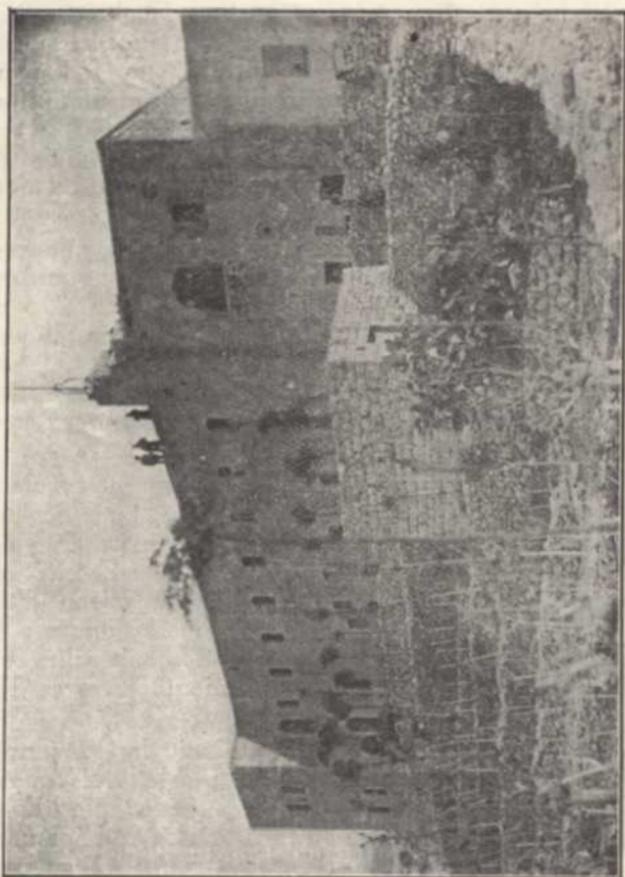
Nous pouvons ajouter aujourd'hui que les visiteurs de la grande Exposition Missionnaire au Vatican, pendant l'Année Sainte, ont été à leur tour, émerveillés des travaux qui s'exécutaient dans nos résidences de Syrie.

Aides.

Pour les aider dans leur travail apostolique les Pères et les Frères ont des auxiliaires précieux : 4 prêtres indigènes, 15 sœurs, 10 tertiaires et 23 personnes de service.

Il est juste aussi de faire savoir que la Mission possède, depuis nombre d'années, plusieurs Pères et Frères

res qui furent recrutés dans le territoire même de la Mission et qui rivalisent de zèle et de charité avec leurs Frères d'Europe. D'autres se préparent à les rejoindre lorsqu'ils auront, après leurs études achevées, reçu l'onction sacerdotale.



Convent de Saint-Antoine de Padoue, Beit-Khasban (Mont-Liban)

Espérances et difficultés.

Et pourtant, cette activité de nos Missionnaires s'exerce au milieu de grandes difficultés. Sans parler des épreuves du passé, massacres de chrétiens plusieurs fois renouvelés au cours de l'histoire, il y a bien des obstacles qui s'opposent au progrès de l'évangélisation.

Tant de musulmans dont le nombre et le fanatisme constituent une barrière presque infranchissable devant l'apostolat catholique ; et ces peuplades de Druses et de Chiïtes qui se rattachent à l'Islamisme !

Tant de chrétiens dissidents, Grecs orthodoxes, Syriens, Jacobites, Arméniens grégoriens, Chaldéens, Nestoriens, etc., lesquels ont si peu de goût pour le catholicisme, bien qu'à plusieurs le catholicisme apparaisse avec une certaine supériorité intellectuelle et disciplinaire ! Leur secte leur paraît très suffisante. Au reste, un peu sous l'influence du protestantisme, ils entretiennent chez eux une défiance très marquée à l'égard du Pape de Rome, le Chef de l'unité catholique.

Voulez-vous des chiffres ? La dernière statistique de la Mission de Syrie signale : 4.004 catholiques européens et 1.711 catholiques indigènes. En tout 5.715 catholiques contre 34.764 hérétiques ou schismatiques, 155.144 musulmans et 5.352 païens. O Dieu ! Que d'âmes encore à convertir ! et qu'il faut prier le Maître de la moisson d'envoyer des ouvriers nombreux pour ensemençer un si vaste champ !

Les espérances ne manquent pas pourtant. Lente et dure aura été la période de préparation ; mais des préjugés ont disparu, soit aux temps des massacres, grâce à l'héroïsme de nos Missionnaires et à leur charité, soit au cours des événements récents et à raison d'une fusion des peuples et des doctrines que la guerre a favorisée. Est-ce à dire que la préparation soit achevée ? Espérons-le. Peut-être pourra-t-on bientôt essayer d'un apostolat plus direct.

L'un de nos Missionnaires écrivait le 17 janvier 1931 à son Supérieur provincial : « Je crois que la moisson mûrit, parce que voilà des siècles que l'Eglise sème en Orient dans les larmes. Si les Missionnaires étaient plus nombreux, on pourrait faire beaucoup de bien. Musulmans et schismatiques sont de plus en plus ébranlés dans leurs convictions. Il faudrait profiter du signe des temps. »

Un autre confiait à ce même Supérieur le résultat de son apostolat pour 1930 : « 32 baptêmes d'adultes. Mais si on était nombreux on pourrait s'occuper beaucoup plus de conversions. J'ai fait des baptêmes de musulmans et reçu beaucoup d'abjurations. »

Si Dieu le veut, qu'Il nous aide.

Les œuvres d'après-guerre, que nous avons à peine soulignées, méritent d'être traitées dans le détail. C'est une page d'histoire nationale, à la gloire et de la France et des Missionnaires Capucins français.

Œuvres d'Après Guerre au Liban

Ils sont rares, parmi les Syriens et parmi les Français ou les étrangers établis en Syrie, ceux qui n'ont pas entendu parler des œuvres de l'Assistance Française, où, pour employer l'expression populaire, des « œuvres du Père Rémy ».

Ce fut, après la guerre, toute une éclosion d'œuvres de charité qui, à Beyrouth et dans le Liban, s'épanouit. Par leur ampleur et par leur urgence, elles sont passées plus d'une fois au premier plan. Imprévues, comme la guerre dont elles sont issues, il a fallu les improviser sous la pression des nécessités quotidiennes, et c'est à notre Mission des Capucins que, dans la personne d'un de ses Missionnaires, le Père Rémy, elles furent confiées par la France.

En octobre 1918, répétons-le en deux mots, à Beyrouth et dans le Liban, c'était une vision d'épouvante. C'était par centaines que chaque jour on y tombait d'inanition et du typhus. Les Alliés arrivèrent : ce fut le salut.

Mais si le ravitaillement distribué par la France fut le salut des populations survivantes, il était pourtant une catégorie pour laquelle il restait en insuffisance manifeste : celle de ces milliers d'orphelins qu'on rencontrait, hâves et deguenillés, par les rues de la ville. A ceux-là il fallait, en plus, un abri, des soins, des sollicitudes éducatives. Le Haut-Commissariat se déchargea

sur le Père Rémy de cette organisation aux ramifications multiples. Qu'il suffise de dire que la population infantine recueillie les premiers temps, formait un total de 10.000 orphelins.

Où les loger ? à qui les confier ? Le temps n'était pas aux projets d'orphelinats organisés : il fallait, à la



Derriche mendiant

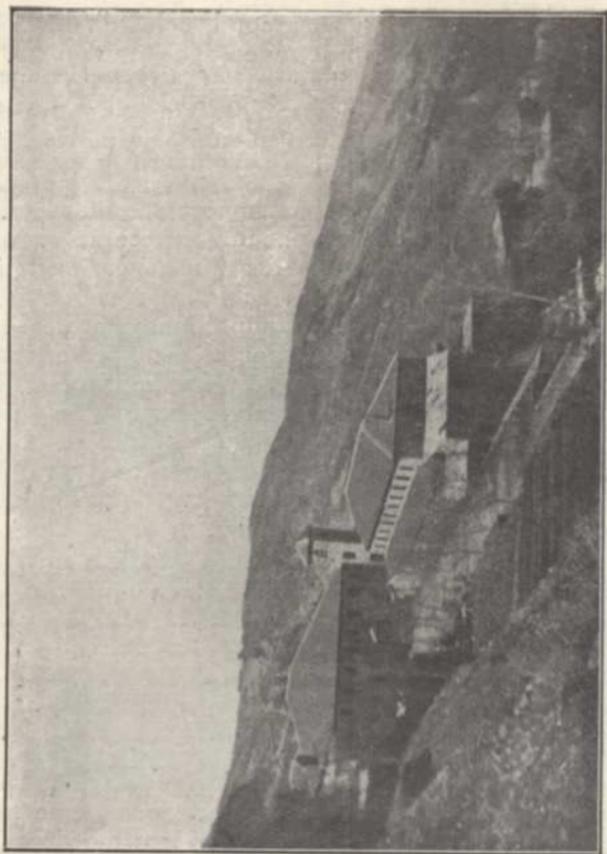
minute, loger vaille que vaille, nourrir à leur faim, ces milliers de petits corps squelettiques. On prit en location pour le compte de l'Assistance, quelques locaux, où, sous la direction de quelques personnes de bonne volonté et de grand dévouement, on entassa tant bien que mal, plutôt mal que bien, quelques milliers de ces enfants. Mais surtout le Père songea pour son œuvre aux communautés de Religieuses. Elles étaient qualifiées pour cette œuvre de charité et le Père l'é-

tait non moins pour la leur suggérer et la leur faire désirer. La plupart de ces communautés pourtant ne faisaient que de débarquer de France et trouvaient leurs immeubles en pitoyable état. Pour aucune, ce ne fut une raison de refus. Elles prêtèrent gratuitement leurs locaux et se prêtèrent elles-mêmes avec un dévouement admiré et désintéressé, à l'œuvre commune.

La presque totalité des dépenses d'entretien était, il est vrai, à la charge de la France. Quelques-uns lui ont reproché depuis, ce qu'ils appelaient, ses prodigalités budgétaires. Ce que nous pouvons dire, c'est que les sommes qui sont allées à ces œuvres d'orphelins furent bien placées, bien gérées, et qu'entre toutes, elles furent productives de cet intérêt moral, facteur d'importance, qui s'appelle celui de l'influence française.

Le chiffre des orphelins tomba ensuite à 2.000, puis à 1.000. Ils ne sont plus aujourd'hui qu'au nombre de 330.

La pensée maîtresse et directrice de ces orphelinats fut d'infuser aux enfants le goût du travail, de leur fournir la preuve tangible, qu'exécuté avec intelligence, il devient rémunérateur ; de leur donner en un mot une formation technique, pratique et sérieuse. Par ces enfants, nous voudrions atteindre les populations avois-



*Le Couvent de Saint-Antoine de Padoué, dans le village Druse du Krey
au Mont-Liban*

nantes de nos établissements, et celle des milieux où ces orphelins se trouveront par la suite, pour créer dans ces milieux, toujours travaillés par la pensée de l'émigration américaine, une atmosphère d'activité laborieuse et rémunératrice. C'est un idéal, dira-t-on, quelque chose qui voisine avec l'utopie. C'est un essai pratique, répondons-nous, qui vaut mieux que toutes les « parlottes »

stériles, quand elles ne sont pas critiques, et que nous connaissons bien.

Nous avons actuellement deux établissements de ce genre, l'un agricole, non loin de Beyrouth, l'autre industriel, de tissage et de cordonnerie, dans la montagne du Liban.

Faisons une excursion au second, celui d'Abey. Le site, à 800 mètres d'altitude, avec vue à l'infini sur la Méditerranée, est gai et lumineux. C'est chose appréciable. Ce qui l'est non moins, c'est une source fraîche et abondante dont les eaux sont réputées parmi les meilleurs crus, disent les connaisseurs.

Le village, malgré son peu d'importance numérique, 1.200 habitants, a, dirait-on, une importance stratégique confessionnelle. Il s'y trouve des Maronites, quelques Grecs catholiques, des Grecs schismatiques, en plus grand nombre, et surtout un groupe important de Druzes. Ajoutons à cela la Mission américaine protestante. Notre Mission des Capucins y est établie depuis 300 ans, elle y a droit de cité. Les Sœurs de Saint Joseph de l'Apparition y ont aussi un établissement scolaire. C'est dans ce milieu bigarré, vraie mosaïque où toutes les religions s'affrontent, que nous avons installé notre orphelinat industriel Saint-François.

Les ateliers de tissage sont en pleine activité : tissage mécanique, actionné au moteur, tissage à bras, sur métier Jacquard, tissage sur métier du pays. Nos orphelins seront ainsi familiarisés avec tous les genres.

L'apprentissage fini, l'orphelin est intéressé, et à la tâche. A sa sortie, dans quelques années, il trouvera intact le pécule amassé qui lui permettra de s'établir lui-même. C'est encore un rêve, mais le jour ne viendra-t-il pas où le Liban, sorti de sa léthargie, comme tant d'autres pays de montagne, aura sa force motrice distribuée à domicile, prête à actionner le petit métier mécanique de la famille ? Nos petits apprentis d'aujourd'hui comprendront alors le bienfait de l'initiation technique qu'ils auront reçue à l'Orphelinat Saint-François.

Dans le bâtiment voisin, fonctionne l'atelier de cordonnerie. Les postulants cordonniers sont nombreux ; la cordonnerie, chez les garçons, a meilleure cote que le tissage.

Matin et soir, avant et après le travail, des cours de langue française et arabe, ainsi que de calcul, sont faits à ces centaines d'orphelins. Quelques-uns, surtout de ceux qui ont passé par les orphelinats américains, croient, en entrant, à une manière de collège pour les études. Nous avons vite fait de les détromper, nous ne voulons pas faire des déclassés.

La direction particulière des services, l'entretien, la discipline sont assurés par les très actives religieuses de la Charité de Besançon. Les Missionnaires sont chargés de la formation religieuse et morale.

Ce que nous venons de dire d'Abey, nous pourrions le dire équivalamment de l'Orphelinat agricole Sainte-Jeanne d'Arc, de notre imprimerie de Beyrouth qui, reconstituée à grand peine depuis la guerre, emploie à son service quelques orphelins et donne enfin des espéran-



Abey. — Enfants Métoualis, fils de Cheikhs

ces. Nous pourrions le dire de ces autres centres du Liban où nous avons des centaines d'enfants encore trop petits pour être mis utilement au travail. Il faudrait parler aussi d'une première installation de filles repenties, d'ouvriers à Beyrouth et dans le Liban, d'un Sanatorium dirigé dans le Liban par les Sœurs Franciscaines,

de la création d'un hôpital d'incurables. Autant d'œuvres qui rentrent sous la rubrique courante d' « Œuvres du Père Rémy ». Et je ne parle pas des filles, aussi nombreuses que les garçons, qui peuplent les orphelinats improvisés de nos admirables communautés de Religieuses, mais qui y trouvent, en général, plus facile emploi et formation.



Le P. Jacques fait l'école aux enfants Druses

C'est les yeux fermés que nous avons pris à notre charge la responsabilité de la création de ces œuvres. L'écrasante perspective d'avoir à assurer, dans le tohu-bohu tumultueux d'alors, le fonctionnement de ces services à créer, ne nous a pas échappé, mais c'était faire œuvre d'apostolat, nous apparaissait-il aussi, et nous avons fait taire sans plus nos répugnances à nous

lancer, dans ce que quelques-uns, qui rêvaient d'un apostolat plus classique, appelaient une aventure. La Providence a béni notre confiance. Nous sommes en droit de compter sur Elle, pour la continuation et l'achèvement de l'œuvre commencée.



Salima. — Ecole de la Mission

D'ailleurs, et pour tout dire, n'est-il pas providentiel que la charité catholique puisse se réclamer de quelques droits sur ces œuvres de Bienfaisance ? Elles sont des annexes aux œuvres ordinaires de l'apostolat des Missionnaires mais des annexes qui, à cette heure d'un nouveau statut politique pour nos pays en Orient, peuvent devenir des facteurs d'importance pour l'apostolat catholique.

A ces œuvres s'est ajoutée, en 1926, celle de l'Aumônerie militaire des troupes du Levant. Le R. P. Rémy fut encore mis à contribution et nommé vicaire général pour le pays de mandat, par Mgr Rémond, inspecteur général de l'Aumônerie militaire.

L'Ordinaire de l'Aumônerie du Levant, en vertu de l'accord passé entre la secrétairerie d'Etat du Saint-Siège et les Affaires Etrangères de France, a juridiction indépendante de toute autre, et est déléguée de droit et en totalité par Mgr Paul Rémond au R. P. Rémy sur tout le territoire du mandat français.

Enfin, dernière œuvre du jour : « Les logements Arméniens-Latins ». Il se trouve à Beyrouth de 500 à 600 Arméniens-Latins. Ils relèvent religieusement de la Mission. Etablis depuis 6 ou 7 ans sur des terrains prêtés pour un temps par l'autorité militaire, ils arrivent à l'échéance de la concession faite.

A l'instar de ce qui s'est fait pour leurs autres groupements : Arméniens catholiques, grégoriens, schismatiques, protestants, la Mission des Capucins a acquis aux portes de Beyrouth un grand terrain de 9.000 m². Chaque famille en prendra un lot, dont elle acquittera le prix par des versements successifs. On y installe une chapelle et une école ; c'est encore un apostolat d'actualité.

Saint Paul, le grand apôtre, originaire et premier apôtre de ces contrées de Syrie, Liban et Cilicie, avait pour devise : « Se faire tout à tous » pour gagner des âmes à Jésus-Christ. Modestement, et, plus d'une fois, malgré nos répugnances, nous nous sommes de même adaptés aux nécessités de notre vingtième siècle pour étendre, dans la mesure du possible, le règne de Notre-Seigneur.



Table des Matières

Auteurs consultés	4
Préface	5
Saint François et les Missions d'Orient	7

LA MISSION DES CAPUCINS EN SYRIE, AU LIBAN ET EN TURQUIE

Position géographique	10
Population	13
Les Maronites	13
Les Druses	15
Origine de la Mission	18
Belles figures de Missionnaires	23
Fondations	30

APOSTOLAT

Rapide coup d'œil	34
-------------------------	----

PAGES DE SANG

Antioche	36
La situation	36
Hypocrisie et cynisme	38
Massacres	41
Après le massacre, le pillage	45
A la Résidence	45
Grotte Saint-Pierre	52
Répression	54
Secours	57
Khoderbek	60

EN TURQUIE

Tarse. — Situation topographique	64
Tarse dans l'antiquité	67
Tarse au temps de Saint Paul	70

Tarse sous la persécution	73
Tarse au Moyen-Age	76
Tarse avant les massacres	79
Le commerce à Tarse	82
Les massacres	85
Craintes et alarmes	86
Massacres et incendies	87
Ruines	94
Les secours	95
Les écoles françaises de Tarse	97
Mersine	99

MISSION DE MESOPOTAMIE

Position géographique	103
Population	103
Origine de la Mission	103
L'Ere des Martyrs n'est pas close	108
Etat actuel	114
La Mission de Syrie après la guerre	116
Œuvres d'après guerre au Liban	121



Table des Gravures

Père Joseph du Tremblay	7
Saint François d'Assise	8
Bienheureux Odoric de Pordenone	9
Saint Pierre-Baptiste et ses Compagnons	10
Le T. R. P. Jérôme, Supérieur de la Mission, et les Missionnaires de Beyrouth	12
Vue de Gazhîr (Liban)	13
Visite des députés Libanais à l'Orphelinat de la Mission	14
Tombeau Druse du Sayed Abdallah. Tanoukhy - Abey (1384)	15
Enterrement d'un chef Druse	16
Ecole de Gazhîr : Au milieu du groupe le P. Jacques de Gazhîr..	18

Classe de Baabdath en été	19
Vue de Baabdath	20
Vue de Beyrouth	22
Bienheureux Agathange et Cassien (par Szoldatics)	24
Père Thomas de Sardaigne	25
Martyre du Père Charles de Lorette	26
Père Thomas Salch de Baabdath	27
Père Léonard Enaïs de Baabdath	28
Baabdath (Liban)	29
Beyrouth. — Paroisse Latine Saint-Louis	31
Le général Gouraud et M. Picot (1919)	32
Le général Weygand à sa sortie de l'église Saint-Louis (1923)	33
Antioche	37
Père Célestin, Supérieur d'Antioche	39
Antioche. — Préparation du Mechis	40
Antioche. — Noria sur l'Oronte	43
Brigands de la Province de Mardine	46
Arméniens de la vallée de Kharpouth	47
Arméniennes de la vallée de Kharpouth	49
Le Père Anastase et un orphelin arménien	51
Antioche. — Entrée de la Chapelle Saint-Pierre	53
Femmes chrétiennes de Mardine	55
Chrétiennes de Diarbékir	56
Pont sur le Sadjour, affluent de l'Euphrate (Syrie)	57
Costumes des femmes riches de la ville d'Orfa et des tribus voisines	58
Femme de Guerguer (Tribu Kurde du Taurus) — et Femme Kurde de Dersine (Tribu d'origine persane) <i>Arménie</i>	59
Femmes Kurdes de la Tribu Kizil-Bache (Tête-Rouge) Roum-Kalaa	61
Vue de Tarse	65
Cascade de Tarse	66
Tarse. — La Résidence	68
Tombeau de Sardanapale à Tarse	69
Tarse. — Tisserands	71
Tarse. — Sanctuaire musulman	75
Prêtre chaldéen entouré de prêtres Nestoriens de Djebel-Al-Tour	77
Tarse. — Porte Saint-Paul	80
Père Constant, Supérieur de Tarse	80
Tarse. — Marché aux pâtesques	85
Tarse. — Femmes Fellahs. Préparation du pain	92
Père Barnabé, Supérieur de Mersine	99

Mersine. — Paroisse latine Saint-Antoine	100
Lac Sacré d'Abraham à Orfa (Edesse), Mésopotamie	104
Vue de Diarbékîr (Amida), Mésopotamie. — Installation des lits sur les terrasses pour les nuits d'été	105
Colonnes de l'ancienne Citadelle d'Orfa, élevée par le roi Abgar..	106
Puits de Rébecca à Harram (Charres), Mésopotamie. — Lieu bibli- que illustré par Abraham, Jacob, Eliézer, Rébecca, Rachel ..	109
Pont artistique sur le Tigre	110
Chrétiens de Diarbékîr	111
Derviche sorcier	113
Orfa. — Derviches tourneurs	113
Orfa. — Tour de la grande Mosquée, ancien clocher de l'église des Quarante-Martyrs	114
Mahhafa, sorte de corbeilles placées à dos de mulet pour les voya- ges en Mésopotamie	115
Deir-el-Zor (Syrie)	116
Jull-ed-Dib	117
Couvent de Saint-Antoine de Padoue, Beit-Khasban (Mont-Liban).	119
Derviche mendiant	122
Le Couvent Saint-Antoine de Padoue, dans le village Druse du Krey, au Mont-Liban	123
Abey. — Enfants Métoualis, fils de Cheikhs	125
Le Père Jacques fait l'école aux enfants Druses	126
Salima. — Ecole de la Mission	127



